L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e Série)
N° 32. — 6 AOUT 1959.

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Marguerite d'Youville. — II. L'équipage spatial. — III. Vénus, source de pétrole ? — IV. Rocket-Astronomie. — V. La campagne d'Italie. — VI. Le centenaire de Metternich. — VII. Bergson et nous. — VIII. Le P. Antoine Dieuzayde, S. J. — IX. Le « Mohole ». — X. Le centenaire du P. Querbes.

I

Marguerite d'Youville

Il est à craindre que ce nom ne soit pas aussi connu chez nous qu'il devrait l'être. P. G. Colombi nous en parle dans l'*Osservatore della Domenica* du 7 juin 1959, sous ce titre : *La première bienheureuse canadienne : Marguerite d'Youville, Mère des « Sœurs Grises »*.

Et en sous-titre, on nous explique ce que sont les « Sœurs grises ». Ce sont les Sœurs de charité du Canada, une grande famille religieuse qui déploie surtout son activité dans son pays d'origine, aux Etats-Unis d'Amérique et en d'autres pays de mission. Elle fut fondée le 31 octobre 1738 par Marguerite-Marie Dufrost de Lajammerais, veuve d'Youville, femme aux héroïques vertus, que le Souverain Pontife a récemment béatifiée.

Aux premières années du XVIIIe siècle vivait au château de Varennes, sur les bords du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, un seigneur d'origine française, Christophe Dufrost de Lajammerais, qui avait épousé Marie-Renée de Varennes. Christophe était lieutenant-colonel. C'était le type du gentilhomme français de grande race, qui avait apporté de France les nobles et belles manières pour les propager au Canada. Marguerite-Marie est la fille aînée. Elle est gracieuse et vive, intelligente et réfléchie. Née en 1701, elle n'avait que 7 ans lorsqu'elle perdit son père. La famille qui comptait 6 enfants, se trouva dans des conditions économiques précaires. Marguerite fut instruite par les Ursulines de Québec de 1712 à 1715. Après douze ans de veuvage, la mère se remariait en 1720. Le mari était un médecin irlandais de caractère très rude qui rendit la vie pénible aux enfants du premier lit. Aussi Marguerite accepta comme une délivrance de se marier avec François d'Youville. Ce mariage ne fut cependant pas heureux. Le mari était léger, dépensier, négligent. Sa pauvre femme, souvent délaissée, eut en outre le chagrin de perdre en bas âge, quatre de ses six enfants, et de voir dévorer son patrimoine. Par ailleurs sa belle-mère la traitait avec une dureté incroyable ; et quand elle mourut, son fils dévora promptement l'héritage que sa mère lui laissait.

La pauvre Marguerite ne trouvait de consolation que dans la foi et la piété. Elle eut en la personne du sulpicien du Lescoat, un directeur prudent et dévoué. Il lui prophétisa un jour : « Plus tard, vous restaurerez une maison en ruines. » De quelle maison s'agissait-il ? Marguerite ne le sut pas tout de suite. Elle crut qu'il s'agissait de sa propre maison. Mais bientôt, elle perdit son mari, jeune encore et se trouva seule avec deux fils, dans un état voisin de la pauvreté. Elle ne perdit pas courage cependant, elle ouvrit un petit commerce de mercerie, pour vivre. Tout le temps dont elle pouvait disposer, elle le consacrait aux œuvres de bienfaisance. Un de ses fils, devenu prêtre : dom Charles-Marie d'Youville-Dufrost, écrivant plus tard la vie de sa mère, disait d'elle :

> « Madame d'Youville n'était pas le moins du monde une de ces « pieuses femmes » qui négligent leur maison, le soin de leurs enfants ou de leurs gens, en faisant consister toute leur dévotion à passer à l'église la plus grande partie de leurs journées, et qui croient avoir beaucoup gagné quand elles ont récité par cœur de nombreuses prières sans y porter leur attention, alors que rien ne leur échappe de tout ce qui se dit ou se fait dans le pays. Elle n'était pas davantage l'une de ces bigottes qui importunent matin et soir leur confesseur en lui demandant des conseils déjà mille fois formulés mais jamais suivis. Non ! Elle avait horreur de cette manière de faire, absolument contraire à son caractère simple et droit... »

Ce témoignage d'un fils, dont nous ne citons qu'une partie, a été naturellement retenu au premier rang par le Postulateur de la cause de Marguerite, Mgr Emile Federici.

Le second fils de la Bienheureuse devint prêtre également, pendant que leur mère à tous deux se tournait de plus en plus vers le service de son Dieu. Elle visitait les pauvres et les malades, voire les prisonniers, se privant elle-même pour soulager toutes les misères. On la vit même mendier de porte en porte, pour réunir la somme nécessaire à l'ensevelissement de criminels exécutés par justice.

Et finalement, en 1738, alors qu'elle avait 37 ans, elle loua une modeste maison, non loin du couvent franciscain de Montréal, en compagnie de trois amies et se consacra entièrement au service des pauvres. Le Révérend Normant leur donna un règlement de vie. On les appela, non sans un certain mépris, « les Sœurs grises », en raison de leur pauvre costume. Aujourd'hui, les Sœurs grises ne sont pas moins de 7.000.

Durant les six ou sept premières années de sa nouvelle vie, Marguerite d'Youville fut presque

totalement immobilisée et souffrante, par une affection du genou, avec des plaies vives. Mais elle en guérit subitement un beau jour, sans intervention médicale. D'autre part, les débuts de la communauté se révélaient si difficiles que toute autre que Marguerite se fût découragée.

En 1747, un événement décisif se produisit. On leur confia l'hôpital de Montréal, en faillite par suite d'une mauvaise administration. Marguerite, à peine sortie de son infirmité, fut transportée à cet hôpital, où elle parvint à rétablir l'ordre dans les finances de l'établissement. C'était cette « restauration » que jadis son confesseur lui avait annoncée. En 1753, sa communauté fut approuvée par l'évêque. Marguerite eut encore bien des obstacles à surmonter, incendies, maladies, croix intimes, etc. Mais jusqu'au bout son énergie resta sans défaillance. Elle mourait le 23 décembre 1771.

Etablie canoniquement le 15 juin 1755, la Congrégation des « Sœurs grises » se partagea en diverses branches : six au total, dont voici la liste : Sœurs grises de St-Hyacinthe, — Sœurs grises de la Croix d'Ottawa, — Sœurs de la Charité de Québec, — Sœurs grises de Nicolet, — quatre branches qui se sont réunies à la maison-mère de Montréal en 1941, — Sœurs grises du Sacré-Cœur, à Philadelphie aux Etats-Unis, — Sœurs grises de l'Immaculée-Conception de Pembroke, province d'Ontario, au Canada. Ces religieuses sont très populaires, en raison de leurs éminents services. Elles ont aussi des maisons en Afrique, en Chine et en Amérique centrale.

Marguerite d'Youville est une figure singulièrement belle. Ses infortunes d'orpheline, de femme mariée, de veuve, loin de la laisser concentrée sur elle-même, la jetèrent dans la charité la plus large. Elle se sacrifia constamment pour le prochain. Comme a dit d'elle son fils : « elle parlait peu et réfléchissait beaucoup ». Elle n'a pas laissé d'écrits posthumes, ce qui au surplus, pour sa cause de béatification, a simplifié les choses. On ne rapporte d'elle que quelques brèves maximes, telle que la suivante : « *En Dieu rien ne se perd !* » Elle vivait en Dieu, dans une confiance filiale, sans jamais penser à elle-même.

II

L'équipage spatial

C'est avec intensité que se poursuivent les préparatifs pour la conquête des espaces. Aussi plusieurs revues nous parlent-elles des prochains voyages au-delà de l'atmosphère terrestre. Il est probable que le premier but à atteindre ne sera pas tant le voyage dans la lune, que l'expédition d'un pilote autour de la terre, dans un satellite qui réussira à revenir sur la planète, pour faire part de ses découvertes et de ses impressions.

Mario Furesi nous entretient de l' « *Equipage spatial* » dans l'*Osservatore della Domenica* du 14 juin. Mais il en est également question dans *Sélection* de juillet 1959, sous le titre : « *Pour devenir un voyageur intersidéral* », par Harmon Trupper.

On y travaille beaucoup en Russie, mais comme on ne sait rien de précis pour ce pays du silence, il ne peut être question que des procédés employés en Amérique, soit à l'Ecole militaire du Texas, soit dans les diverses organisations universitaires s'occupant de l'espace. Partout, les médecins spécialisés s'affairent à placer les candidats aux voyages astronautiques dans les conditions qu'ils auront à subir dans l'espace. Ces conditions ont été étudiées et sont expérimentées sous la direction du professeur Strugghold, fondateur de la *médecine spatiale*, un nom tout à fait nouvau dans le cercle des études médicales.

Il sera pratiqué, sur les volontaires qui s'offriront pour le premier voyage, une rigoureuse sélection. Le voyageur spatial aura en effet à subir une vitesse allant jusqu'à 30.000 km à l'heure, et il passera par les états les plus disparates, tantôt avec un poids dix fois supérieur au sien, soit 700 kilos, tantôt sans aucune pesanteur. Il lui faudra un cœur capable de résister à ces diverses pressions, une parfaite souplesse des artères, des poumons, de tous les vaisseaux. Pour que sa résistance soit parfaite, on le prendra entre 28 et 35 ans. Pourquoi ? parce que s'il le faut jeune et en pleine force, il est nécessaire qu'il soit mûr, c'est-à-dire en pleine possession de son jugement et de sa capacité de rapide réflexion, ayant des réactions promptes, une grande habitude des gestes qu'il aura à accomplir durant son vol dans l'espace. Sa taille, autour de 1 m. 80, avec un poids correspondant diminué de 10 %, donc autour de 72 kilos. Les individus trop petits ou trop gros sont connus pour n'avoir pas les réflexes aussi parfaits que les plus grands et plus minces.

Mais les membres de l'équipage spatial, quand ils seront plusieurs, devront tous être dotés d'une connaissance technique approfondie, d'un psychisme imperturbable, de toutes sortes de qualités les mettant à même de résoudre instantanément les problèmes qui pourront se poser à eux au cours de leur expédition.

On les entraîne donc. On les soumet à toutes sortes de tests, pour mettre à l'épreuve chez eux la vue, l'ouïe, le système nerveux, la circulation du sang, la respiration, les muscles, etc. Au départ, sur 1000 candidats ayant l'âge prévu, on calcule que déjà 880 sont éliminés. Il n'en reste donc que 120. Les tests successifs font tomber ce chiffre à environ 60. Ces derniers seuls sont soumis à un entraînement qui ne doit pas durer moins de 4 ou 5 ans, pour transformer des créatures terriennes en habitants de l'espace interplanétaire. Durant toute cette période d'entraînement, le processus de sélection continue à s'exercer, si bien que des 60 du début, il n'en restera plus que 5. Cette proportion de 5 sur les 1000 qui ont été d'abord examinés donne une idée de la sévérité des épreuves subies. On a créé des machinismes spéciaux pour y soumettre les futurs voyageurs de l'air ou plutôt du vide stratosphérique. Il paraît que l'une des épreuves les plus terribles est celle de l'isolement total dans le vide progressif.

Il va sans dire que les candidats sont munis de vêtements et revêtements particuliers. Ils doivent être garantis contre le froid ou la chaleur, contre la pression ou l'absence de pression, contre le manque d'oxygène. On sait que dans telle ou telle

condition, le sang du voyageur peut être porté à ébullition ou bien qu'il peut jaillir des veines, spontanément. Et à tout prix, il faut prévenir de tels accidents.

On s'est arrêté, après de nombreuses expériences à une sorte de scaphandre composé de plusieurs couches vestimentaires et couronné d'un casque spécial. Un habillement complet de ce genre coûterait un million de francs environ. Mais il doit assurer à celui qui le portera la pression et l'aération, avec air climatisé et conditionné, dont il aura besoin. Dans ce revêtement, il y aura cinq couches, probablement en aluminium. La première, la plus interne, aura pour mission de retenir le sang et de l'empêcher de jaillir en raison de l'accélération formidable du départ. La seconde et la troisième retiendront l'air dans un état climatisé, c'est-à-dire soustrait au froid et à la chaleur, et totalement isolé du milieu ambiant. La quatrième sera thermorégulatrice, pour empêcher que le corps soit brûlé par la vitesse au départ et surtout au retour dans l'atmosphère. C'est à celle-là qu'est fixé le casque, en matière plastique. La dernière enveloppe, la cinquième, recouvre tout le reste, y compris le casque et constitue une sorte d'atmosphère artificielle pour le voyageur intersidéral. Tout cela est en aluminium, et cependant, tout a été conçu et construit de manière à laisser à l'occupant de ce revêtement compliqué la liberté de ses mouvements, grâce à des détails de construction gardés secrets — des secrets d'Etat !

Mais cet habillement ne convient pas au premier venu. C'est surtout là que des conditions très strictes de vigueur physique et psychique sont indispensables. Et il sera impossible de supporter ce scaphandre plus d'une semaine. Pour les voyages de plus longues durées il faudra prévoir des cabines comportant toutes les conditions sus-indiquées, mais de telle manière que les pilotes puissent enlever leur casque. Le problème principal alors sera de renouveler l'air respirable et on a prévu, pour cela, l'emploi d'une sorte d'algues qui seront soumises à la photo-synthèse solaire, et qui, par le bioxyde de carbone, produiront de l'oxygène. On a prévu naturellement aussi l'alimentation des voyageurs spatiaux, sous forme de liquides à base d'eau sucrée, enrichie de vitamines, de protéines et de sels minéraux.

Il reste que l'un des points les plus importants dans la série des préparatifs en vue d'une expédition spatiale, est l'examen du « moral » ou, si l'on veut, du système nerveux des futurs voyageurs. Il s'agit là d'une aventure si extraordinaire que l'on ne saurait être surpris de la qualité exceptionnelle qu'elle exige chez ceux qui auront à l'affronter.

Quand la première tentative aura-t-elle lieu ? C'est ce que nul encore ne peut dire. L'envoi récent de deux petites guenons dans l'espace, dont l'une est morte peu après son retour tandis que l'autre a survécu, a pu donner des indications intéressantes pour la tentative future des humains. Il est évident que l'on va continuer quelque temps encore les essais par des animaux, afin d'avoir la certitude, quand on en viendra aux hommes, que le danger n'est pas tel que ce serait une faute de s'y exposer. Concluons avec l'*Osservatore* que le but poursuivi dans ces affolantes expériences ne doit être qu'un rapprochement des peuples, un élargissement de nos connaissances, un hommage à l'œuvre du Créateur que nous cherchons ainsi à mieux connaître !

III

Vénus, source de pétrole ?

Tant du côté russe que du côté américain, on annonce qu'après la Lune et peut-être aussi après Mars, ce sera Vénus que l'on essaiera de visiter. Pendant que l'on prépare des astronautes, on dresse en effet des plans d'expéditions inter-planétaires. Bien que ces voyages ne soient pas pour demain, ni même après-demain — s'ils se font jamais ! — il est, pour beaucoup de nos contemporains d'un intérêt passionnant de pratiquer la « science-fiction » et de s'évader par la pensée et l'imagination dans l'espace. Dans *Science et Vie* de juin 1959, Michel Dufour pose cette question assez étrange : *Vénus, est-ce du pétrole ?*

Nous avons dit, dans une Causerie récente, que Vénus a déjà été contactée par radar. Les ondes qui lui ont été envoyées sont revenues en écho fidèle, au bout de 5 minutes (aller et retour), mais cet écho était si faible qu'il a fallu 13 mois pour analyser ses éléments et prouver qu'il venait bien de Vénus.

Au télescope, Vénus se présente sur un fond blanc crème, avec des taches claires et très mouvantes. Ces taches sont interprétées comme des nuages. Ce serait un trait de ressemblance avec notre Terre. Mais ce n'est pas le seul. Vénus est presque aussi grosse que la Terre : diamètre, 12.400 km, contre 12.742, pour la Terre, — densité, 5,1, contre 5,52 pour la Terre. Quand Vénus se trouve entre la Terre et le Soleil, nous ne voyons d'elle que la face obscure, mais autour de la planète on aperçoit une frange lumineuse, formant un anneau mince et vaporeux, que l'on regarde comme la preuve que Vénus possède une atmosphère. Nos spécialistes se sont acharnés à analyser au spectroscope la composition de cette lumière polarisée par Vénus. C'est, en effet, la lumière du Soleil, mais une lumière réfléchie par Vénus et par conséquent recevant d'elle et de son atmosphère des éléments que la spectroscopie décompose et analyse. Nous croyons donc être en mesure de dire de quoi se compose cette atmosphère. Et tout de suite se pose la question ? Vénus est-elle habitable ? Son atmosphère est-elle respirable ? En effet, nous nous figurons que, si Vénus est habitée, elle ne peut l'être que par des êtres semblables à nous. Peut-être manquons-nous d'audace dans nos conceptions. Qu'est-ce qui empêche Dieu de faire des êtres pensants unis à un corps, mais dans des conditions différentes des nôtres ?

Il y a 30 ans, on croyait que Vénus était un monde habitable, un monde tropical et luxuriant, dans lequel la vie venait de naître. Mais l'astrophysicien américain V. W. Slipher, et après lui Saint-John et Nicholson, aux Etats-Unis, puis Adams et Dunham, ont poussé aussi loin que possible l'analyse spectroscopique de Vénus et l'idée qu'ils en donnent est totalement différente de celle

qu'on avait avant eux. Ils sont convaincus que l'atmosphère de Vénus ne contient ni *vapeur d'eau* ni *oxygène*. En revanche, il s'y trouve une couche d'au moins 400 mètres d'épaisseur de gaz carbonique. On sait que ce gaz est très lourd. On se demande donc comment il peut flotter à grande altitude dans l'atmosphère de Vénus. Que peut-il y avoir en dessous ? Depuis quelques années, les savants discutent sur ce point, sans arriver à se mettre d'accord.

Michel Dufour, dans l'article que nous résumons, nous expose l'opinion de Fred Hoyle, astronome connu, qui est le chef de l'école dite de Cambridge et l'auteur de l'hypothèse de la *création continue*. Selon Fred Hoyle, Vénus a été formée comme la Terre, à l'intérieur du système solaire. Elle est sortie du même nuage cosmique primitif. Elle est donc formée des mêmes éléments. Ce n'est qu'au cours du refroidissement des deux planètes-sœurs, qu'une évolution un peu différente les a différenciées. De part et d'autre cependant, les matériaux légers sont remontés à la surface, les roches et les métaux lourds se sont enfoncés vers le centre. Sur la Terre, le rayonnement solaire a commencé par dissocier l'eau. Notre hydrogène s'est évadé pour la plus grande part dans l'espace, tandis que l'oxygène, plus lourd, a rempli l'atmosphère avec l'azote, puisque c'est un mélange d'azote et d'oxygène qui constitue l'air respirable. Mais l'eau est restée. Puis l'air a été travaillé et brassé puissamment par les rayons ultra-violets, jusqu'à la formation d'une zone protectrice ionisée et formée d'ozone. C'est alors que la vie a pu commencer et que son épanouissement a achevé de purifier l'atmosphère, jusqu'à ce que l'homme puisse y vivre !

Selon Fred Hoyle, l'évolution de Vénus n'a pas été la même. Sur Terre, il y avait, au départ, excès d'eau sur les hydrocarbures. Sur Vénus, le rapport est inversé : excès d'hydrocarbures sur l'eau. En effet, l'eau trop peu abondante, et non protégée encore par une couche d'ozone comme chez nous, s'est entièrement dissociée. Et ce sont les hydrocarbures, autant dire *le pétrole*, qui ont pris le dessus.

Aujourd'hui, d'après les observations les plus récentes, Vénus apparaît comme un monde déchaîné, c'est-à-dire soumis à des orages électriques épouvantables, et qui ont pu être enregistrés par Krauss, au radiotélescope de l'Université de l'Ohio. Des vents d'une violence inouïe arrachent aux continents de Vénus — sans eau — des poussières impalpables qui s'en vont rouler sur des océans d'hydrocarbures. Les nuages eux-mêmes de Vénus, fort bien étudiés, depuis 1924, par le jeune savant français Bernard Lyot, inventeur d'un polarimètre très sensible, doivent être constitués par de fines gouttelettes de pétrole, ce qui explique leur couleur jaunâtre. Et voilà qui semble expliquer au mieux les particularités observées sur Vénus. Il s'ensuit que Vénus serait inondée, submergée, noyée dans le pétrole. Si elle n'a pas d'eau, elle a, en surface, des océans de pétrole. Sur une couche épaisse de gaz carbonique, elle a une atmosphère pleine de nuages de fines gouttelettes de pétrole. Si nous y allons voir, nous y trouverons plus de pétrole que toute la Terre n'en possède. Mais il est peu probable que nous songions jamais à l'exploiter comme celui du Sahara ou de l'Arabie !

IV

Rocket-Astronomie

Puisque nous sommes dans les espaces, restons-y encore un instant [1].

Rocket - Astronomie, c'est tout simplement *l'astronomie par fusées*. Nous savons tous maintenant que l'atmosphère nous protège contre les effets terrifiants des rayons solaires. Mais si elle nous protège, elle nous empêche aussi de voir correctement ce qui se passe au-delà d'elle. Herbert Friedman, chef de la Section de l'atmosphère et d'astrophysique au Laboratoire américain de Recherche navale, nous explique, dans *Scientific American* de juin 1959, les résultats obtenus, sous sa direction, par les fusées stratosphériques et son article est précisément intitulé, en anglais : *Rocket-Astronomy*.

Le soleil et les autres étoiles, les grands nuages de poussière interstellaire et de gaz qui flottent entre la Lune et les autres planètes, autour de notre atmosphère, nous envoient des ondes électromagnétiques de toutes sortes, depuis les rayons gamma les plus courts, jusqu'aux ondes les plus longues. Mais notre atmosphère, dans cette masse de radiations, n'entr'ouvre que deux fenêtres, l'une pour la lumière, telle que nous la voyons, l'autre pour les ondes radiantes allant de 1 cm à 40 mètres. Il va de soi que ces deux fenêtres sont étroites, en ce sens qu'il y a un très grand nombre de radiations ou plus courtes que 1 cm ou plus longues que 40 mètres, tout comme il y a des rayons lumineux infra-rouges et ultra-violets. Les rudes rayons ultra-violets, les rayons X et les terribles rayons gamma sont absorbés par les atomes et les particules atomiques des couches supérieures de notre atmosphère, à la hauteur de 25 km et au-dessus. Aucune radiation de longueur supérieure à 2,850 angstroms n'arrive jusqu'à nous [2].

Sans l'écran atmosphérique la vie serait impossible sur notre Terre. Mais les astrophysiciens voudraient bien voir ce qu'il y a au-delà de l'écran. L'une des raisons pour lesquelles on se prépare si fièvreusement à des voyages dans l'espace, est celle-là : pouvoir observer le soleil, les étoiles, les planètes, en dehors des conditions qui nous sont faites sur la Terre. Depuis dix ans, on a commencé à employer des fusées porteuses d'instruments enregistreurs pour avoir au moins un aperçu de ce qu'on voudrait voir. Un aperçu, disons-nous, car la fusée monte, arrive à son point culminant, puis retombe. Ce n'est que pendant les brefs ins-

[1] Je m'excuse de céder à la très mauvaise habitude que nous avons de faire entrer dans notre belle langue française des mots étrangers. Si je le fais, c'est justement pour me fournir l'occasion de dénoncer ce travers. Nous ne parlons plus que de « *tankers* », de « *pipeline* », que, naturellement, nous prononçons à la française, ce qui est une hérésie, comme si on prononçait Shakespeare ou Michel-Ange, comme cela s'écrit !

[2] Un angstrom — du nom d'un célèbre astronome suédois du XIX[e] siècle — est une longueur de un dix-millième de micron et le micron est lui-même un millième de millimètre.

tants où elle est à bout de course, avant de retomber, qu'elle peut enregistrer.

De plus, les fusées ne sont qu'une plate-forme bien instable pour les instruments enregisteurs. Malgré cela elles ont déjà permis des découvertes intéressantes. La couleur dominante de l'univers, à la hauteur de 241 km — 150 milles — est un ultra-violet intense, ayant la longueur d'onde de 1.216,7 angstroms, soit deux fois plus haute en fréquence que le violet perçu par nous, sur terre. On appelle cette limite : *Lyman-alpha.* Le soleil brille davantage sur cette ligne que partout ailleurs, au point que son rayonnement empêche de voir les étoiles. Ailleurs, dans l'univers, de vastes nuages de poussière et de gaz brillent si vivement de cette lumière ultra-violette qu'ils cachent les étoiles chaudes qui engendrent cette énergie lumineuse. Nous avons actuellement exploré le spectre de la lumière solaire jusqu'au niveau des rayons X de un angstrom.

L'astronome par fusées utilise deux instruments : le télescope et le spectroscope, tout comme ses collègues des observatoires terrestres. Mais ces instruments, il les envoie, grâce à un propulseur solide, tel que le *Nike-Asp*, à la hauteur, indiquée plus haut, de 150 milles ou 241 km., et la fusée peut porter 15 kilos d'instruments. Des fusées plus puissantes — *Aerobee-Hi* — peuvent emporter jusqu'à 60 kilos d'instruments. L'emploi de ces fusées est soumis à de nombreuses conditions. Il faut choisir le jour, l'heure, l'instant, l'état atmosphérique. Il faut surtout être sûr de récupérer le film enregistreur, lorsque la fusée est redescendue. Cela demande une grande expérience, et on ne réussit pas à tout coup.

C'est surtout le soleil qui est visé pour le moment. On sait pourquoi : c'est *notre* étoile, c'est notre centre, la source de nos énergies magnétiques, électriques, lumineuses, calorifiques, etc.

Passons outre aux détails que nous donne cet article sur les résultats purement techniques, déjà obtenus. Voyons ce que le bon public doit retenir.

La photosphère, c'est-à-dire la surface du soleil, a, au spectroscope, une température de 6.000 degrés Kelvin — on appelle ainsi les degrés centigrades au-dessus du zéro absolu et non pas au-dessus du zéro de la glace, soit 273° plus bas. Dans les régions supérieures de cette photosphère solaire, on rencontre des gaz « froids » ne dépassant pas 4.000 degrés Kelvin. Ces gaz se sont révélés être les suivants : arsenic, sélénium, tellurium, radon.

Mais en dehors de la photosphère, on a étudié la *chromosphère* solaire, région de transition d'une épaisseur de 3.000 km. Elle a une couleur rouge qui vient d'émissions d'hydrogène- alpha. On y trouve aussi des atomes fortement ionisés, d'oxygène, d'azote, de carbone, de silicium et d'hélium. C'est la chromosphère qui émet les puissantes radiations que nous avons appelées la ligne Lyman-alpha. Ici, c'est l'hydrogène qui est de loin dominant, ce qui ne saurait nous étonner, puisque l'hydrogène est l'élément de beaucoup le plus répandu dans tout l'univers.

Au-dessus de la chromosphère du soleil s'élève la *couronne*, qui s'étend sur des millions de milles dans l'espace, mais qui n'est visible pour nous que durant les éclipses de soleil. C'est un gaz si ténu que les étoiles les plus faibles sont perçues à travers, et que les comètes le traversent sans encombre. Mais ici la température est beaucoup plus élevée ! Nous avons dit : à la surface : 6.000 degrés, voire dans les régions un peu supérieures entre 5.000 et 4.000°. Or, dans la couronne, nos fusées ont constaté, au spectroscope, une température constante de 500.000 degrés !

Et quand le soleil est agité, quand passent les tache solaires et les jets de protubérances enflammées, qui s'élèvent au-dessus de la couronne, on estime qu'il se forme des concentrations de chaleur allant jusqu'à *des millions de degrés !*

Nous commençons à mieux comprendre ce que c'est qu'une *explosion solaire.* Dans cette formidable marmite qu'est le soleil, il se produit, de temps à autre des concentrations de gaz et d'atomes en fission qui se situent toujours au voisinage d'une tache solaire. En quelques instants, un jet de flammes se produit dont l'éclat dépasse de dix fois celui de la photosphère environnante et qui s'étend sur des centaines de millions de km². Presque en même temps, un jaillissement de radiation ionisante signale l'événement dans l'atmosphère terrestre, par un soudain étouffement de la radio-ondes-courtes. Nos appareils de radio ne fonctionnent plus normalement. Pour saisir cette phase d'activité solaire, il a fallu lancer des fusées dans des conditions très précises, du bord d'un navire placé dans le Pacifique. On a pu ainsi détecter des rayons X émanant du soleil et n'ayant pas plus de un ou deux angstroms de longueur d'onde. On a calculé que cette longueur d'onde doit impliquer des températures de *10 millions de degrés*, dans la couronne solaire, au-dessus de l'explosion.

Comme on le voit, le soleil est un engin formidable, avec des événements et des variations d'une intensité prodigieuse, lesquels ont leur retentissement jusque dans notre atmosphère, bien qu'elle nous garantisse contre les dangers qu'ils constitueraient pour nous.

Jusqu'ici on traitait de la *photosphère*, de la *chromosphère* et de la *couronne* solaires comme de régions concentriques, différentes les unes des autres, mais homogènes dans leur intérieur particulier. Il n'en est rien. L'astronomie par fusées nous a révélé que, dans les trois régions en question, il se produit constamment du nouveau. Tout part évidemment du centre, mais les perturbations qui émanent de la physique interne du soleil sont d'une puissance telle que des jets de flamme s'élèvent à des centaines de milliers de km au-dessus de la surface solaire (au moins 700.000).

Et n'oublions pas que ce qui est dit ici n'est qu'une toute petite partie de ce que les spécialistes découvrent dans leurs expériences. Chaque détail est, en effet, soumis par eux à des analyses complètes. Encouragés par les résultats obtenus dans la connaissance de l'activité solaire et de ses répercussions sur notre atmosphère, les laboratoires dont nous résumons ici grossièrement les travaux, essaient, depuis 1956, de s'attaquer aux émissions des autres étoiles, mais la difficulté est immense, puisque la lumière de toutes les autres étoiles ne

dépasse pas un millionième, toutes réunies, de la lumière solaire.

En terminant, signalons une étude très intéressante parue dans *Sciences et Avenir* de juin 1959, sur la « *Biométéorologie* », c'est-à-dire sur l'influence du « temps » ou pour mieux dire des émissions solaires, sur nos nerfs, nos muscles, nos cellules, en un mot notre vie physique tout entière. En quelques mots, voici ce dont il s'agit, d'après André Collot. Un savant italien, le professeur Piccardi a étudié le comportement des précipités d'une substance colloïdale (gélatineuse), le chlorure de bismuth. Il a constaté que ce comportement variait avec le cycle solaire des taches, qui s'étale sur onze ans. Or, toutes nos humeurs sont *colloïdales*. On voit la conclusion.

Il est amusant de penser que nos poussées de rhumatismes sont en rapport si direct avec les explosions solaires que nous pouvons annoncer la chute de la neige 2 ou 3 jours d'avance ! Un jour viendra peut-être où la météorologie ne nous parlera pas seulement du temps, mais des possibilités des opérations chirurgicales et des doses de médicaments à donner aux cardiaques, selon les variations des protubérances du soleil et des émissions électromagnétiques de cet astre.

V
La campagne d'Italie

Le général de Gaulle s'est rendu, en juin, en Italie, pour célébrer, avec les hautes autorités italiennes, le centenaire de la campagne de 1859, qui fut marquée surtout par les deux grandes victoires de Magenta et de Solférino. Les revues ont naturellement parlé de cette campagne. *Historia*, n° 151, donne un texte d'Octave Aubry, qui fut un grand spécialiste des questions napoléoniennes, sous le titre : « *Napoléon III crée l'unité italienne.* » Dans *La Revue des Deux-Mondes*, G. de Miribel intitule un bel article : « *Mac Mahon à Magenta.* »

Attachons-nous surtout à l'étude d'Octave Aubry. L'homme qui mit tout en mouvement fut Cavour, premier ministre du jeune roi Victor-Emmanuel II. Cavour avait un plan audacieux : la réunion de la péninsule entière autour du noyau piémontais. Et il poursuivra ce plan, sans arrêt, jusqu'à sa mort. Mais il sait que la fameuse formule : *Italia farà da se* était pure illusion. Il lui faut donc un allié. Il n'en trouve qu'un : Napoléon III. Préparant de loin l'exécution de son dessein, Cavour a pris part à la Guerre de Crimée. Il viendra ensuite trouver l'empereur à Plombières, en juillet 1858. L'entente est faite sur les bases suivantes : le Piémont recevra la Lombardie, la Vénétie, l'Emilie, les Romagnes. La Toscane et l'Ombrie formeront un royaume offert à la duchesse de Parme. Le pape, que Napoléon III veut absolument ménager dans une certaine mesure, non seulement parce que les catholiques de France sont une puissance, mais aussi parce que l'impératrice Eugénie est passionnément attachée au Saint-Siège, recevra le titre de Président de la Confédération italienne, et gardera Rome avec l'ancien patrimoine de Saint-Pierre. On laissera Naples à un Bourbon qui s'y trouve, car la Russie le protège. On était loin encore de l'unité italienne telle que la voyait Cavour, mais ce dernier se disait : nous sommes en marche, on verra plus tard !

Dès le début de 1859, les choses se gâtent entre l'Autriche et le Piémont. C'est l'Autriche qui prend les devants et envoie un ultimatum au Piémont, le 20 avril, pour le sommer de désarmer dans les trois jours. C'est la guerre. Napoléon III, qui se croit né capitaine, par la vertu de son seul nom, décide de prendre le commandement de l'armée française.

Ce qu'il y a surtout à retenir de cette campagne se ramène à deux points : 1° incurie dans la préparation ; 2° merveilleuse puissance de « débrouillage » de nos troupes. — C'est justement ce qui nous perdra en 1870 ! Mais expliquons-nous rapidement.

L'armée française n'est pas prête. Les approvisionnements font défaut. Les Trains des équipages et les Services de santé sont misérables. Peu de munitions pour nos nouveaux canons rayés, par ailleurs excellents. Pas d'équipages de ponts, pour une campagne en un pays coupé de rivières et de canaux nombreux ; pas de parc de siège, s'il faut s'attaquer au Quadrilatère de Mantoue. A la cavalerie manquent 10.000 chevaux. Et lorsque Canrobert écrit au ministre, Vaillant, le 26 avril :

> « On a oublié dans mon corps d'armée, les états-majors, l'intendance et la prévôté, les services d'ambulance, l'artillerie et le génie ! »

Le ministre répond froidement :

> « Je vois avec peine que vos troupes ne sont pas organisées pour la guerre : vous y remédierez » !

La colère est telle chez les généraux que Vaillant est révoqué et remplacé par Randon.

Chance admirable, les troupes françaises ont un entrain endiablé et elles sont encadrées de chefs chez qui la science militaire est suppléée par une énergie peu commune. La plupart ont été formés en Algérie. En face d'eux, le général autrichien Giulay est, au contraire, lent, entêté, facile à tromper par quelques manœuvres adroites.

Les premiers contacts ont lieu à Montebello et Palestro, et ce sont des succès pour nous. La première grande bataille se livre le 4 juin, à Magenta. Elle se déroule dans un terrain coupé de rivières, de haies, de vignes, avec peu de chemins pour l'artillerie. De là, des à-coups, des lacunes étranges, mais aussi des faits d'armes éclatants. Zouaves et turcos font merveille. C'est à Magenta que la bataille se décide. Espinasse y est tué à la tête de sa division. La petite ville est enlevée à la baïonnette.

L'empereur, resté à San-Martino, et suivant très mal les péripéties de la lutte, crut longtemps à une défaite : « Ça va mal ! Ça va mal ! » répétait-il, complètement désemparé. Quand Frossard lui annonça le succès, il eut peine à y croire. Le rapport de Mac-Mahon le rassura. Alors, on le vit faire deux choses : 1° fumer une cigarette — depuis trois heures, il ne fumait pas ! — 2° créer Mac-Mahon maréchal et duc de Magenta !

En somme, bataille sans aucun plan stratégique, sans tactique précise, bataille confuse, chaos de colonnes et de convois, la moitié des effectifs engagés seulement de part et d'autre. Victoire tout

de même, puisque l'ennemi recule, puisque l'on entre en triomphe à Milan en fête. Mais victoire coûteuse sans être décisive. Déjà cependant, Napoléon est soucieux et songe à la paix. Auparavant, malgré tout, il faut culbuter une fois encore l'armée autrichienne renforcée, et qui occupe une position formidable, en avant du Quadrilatère, à Solférino. Les Franco-Piémontais vont se battre à 150.000 contre 180.000.

La bataille se livre le 24 juin, d'abord très décousue et divisée en quatre combats distincts, puis concentrée sur la tour de Solférino, point culminant du théâtre de la lutte. La chaleur est étouffante. L'orage menace et éclatera avec violence le soir. Les Français attaquent avec furie. Les Autrichiens se défendent avec opiniâtreté. Solférino est enlevé. Les Autrichiens contre-attaquent sur le Monte-Fontana. Un incident critique se produit. Fleury, qui conseille l'empereur, comprend qu'il faut faire un suprême effort. Cela veut dire : engager les dernières réserves et faire donner la garde. Sous un assaut endiablé, les Autrichiens cèdent enfin. Mac-Mahon entre dans Cavriana, où se trouve le quartier-général de l'empereur d'Autriche, François-Joseph. C'est alors que l'orage se déchaîne : flots de grêle et de pluie. Mac-Mahon dissuade Napoléon de poursuivre l'ennemi en retraite.

La bataille a été plus meurtrière encore que celle de Magenta : 22.000 Autrichiens tués, 12.000 Français, 5.600 Piémontais, 30 canons pris. Le champ de bataille est un affreux charnier. Napoléon en est écœuré et parfois près de s'évanouir. C'est alors qu'il songe à la paix. Il aura donc une entrevue avec François-Joseph à Villafranca. Le 9 juillet un armistice est signé. Napoléon n'a même pas consulté Victor-Emmanuel pour le conclure. Quand celui-ci en est informé, il entre dans une violente colère. Cavour fera bien pis : il parlera de démissionner, il ne voudra pas voir Napoléon. Mais finalement tout s'arrangera à peu près. Nos troupes repasseront les Alpes et Victor-Emmanuel pourra lancer son fameux mot :

— « Ouf ! il est parti ! »

Parole ingrate, note Octave Aubry, car l'unité de l'Italie était proche et cela grâce à nous ! Mais c'est ici qu'il faut enregistrer la réflexion de G. de Miribel, dans *La Revue des Deux-Mondes :* nos succès en Crimée et en Italie allaient nous rendre aveugles sur les insuffisances de notre organisation militaire :

« Paradoxalement, écrit-il, cette incompréhension allait ainsi faire de l'Alma et d'Inkermann, de Magenta et de Solférino, victoires incontestables, mais remportées sous le signe de l'improvisation, les étapes qui devaient nous conduire à Sedan. »

Et l'on se demande si la victoire de 1918 ne nous a pas conduits à la catastrophe de 1940...

VI

Le centenaire de Metternich

Encore un centenaire — et ce n'est pas le dernier dans la présente Causerie — celui de Metternich. André Maurois nous le présente dans le même n° 151 d'*Historia,* sous le titre : « *Il y a cent ans mourait Metternich* » [3].

André Maurois insiste sur ce trait de la carrière de Metternich — 1773-1859 — d'avoir voulu être « le représentant de l'immobilité ». A vrai dire, il tombait mal. Le monde était en proie à l'idée de révolution. Metternich a cru être assez fort pour s'opposer à la révolution. C'est qu'il avait de lui-même, de ses talents, de son influence, une fierté qui lui faisait n'avoir que dédain pour tous ses partenaires :

« Il parlait avec pitié de ce « petit Nesselrode »; de ce « pauvre rêveur Capo d'Istria »; de Thiers, « ce niais et cet acrobate ».

C'est tout juste s'il a estimé que Napoléon I^er^ était un adversaire digne de lui et encore était-il certain de l'avoir surclassé, dès le début !

« Peu d'hommes d'Etat ont montré tant de fatuité triomphante. »

En fait, il dirigea les affaires de l'Autriche pendant 40 ans, et il arriva à en faire les affaires de l'Europe. Il avait reçu bien des dons : « naissance, beauté, grâce des manières, intelligence hautaine ».

« Je pense, écrit Maurois, qu'il est mort sans cesser de croire au despotisme éclairé, sans cesser de haïr toutes les constitutions, sans cesser de se tenir pour le « lieutenant de Dieu sur terre. »

Il était né près de Coblence, en 1773, fils d'un comte de l'Empire. Ayant reçu une excellente éducation classique, élevé dans le culte des grands écrivains français, il passa à l'Université de Strasbourg. Jeunesse à la fois mondaine et studieuse. Et le voici qui entre dans la diplomatie. Il connait à Londres Pitt, Burke et Fox. En 1794, il vient à Vienne pour la première fois, il épouse la fille de Kaunitz, ancien chancelier d'Autriche. Il avait 32 ans, lors de la foudroyante campagne d'Austerlitz. Et ce fut Napoléon lui-même qui désira l'avoir à Paris, comme ambassadeur d'Autriche, après la paix de Presbourg en 1806. Napoléon le croyait ami de la France.

« A la vérité, Metternich aimait les agréments de la France, ce qui est tout différent. »

Grand, mince, élégant, distingué, galant et exquis, il fit sensation. Il obtint de vifs succès auprès des dames, notamment auprès de Caroline, sœur de Napoléon et future reine de Naples, ce qui lui apportait de précieuses informations et le fit entrer très avant dans la faveur de l'empereur. Metternich, dans ses *Mémoires,* s'imagine que, dès lors, une grande partie est engagée entre Napoléon et lui, Napoléon représentant la Révolution et lui l'ancien régime et la légitimité !

Il exagère. Mais il a vu de près le régime impérial. Il a reçu les confidences de l'empereur ; il estime que tout cet édifice est branlant, que la France est lasse de conscriptions, d'impôts et de

[3] Signalons à ce propos que Michel Missoffe, auteur de plusieurs biographies, telles que celles d'André Tardieu, de Dupleix et La Bourdonnais, de Talleyrand même, vient de lui consacrer un beau volume : in-8 de 415 p., 1500 fr. Paris, Fayard, 1959.

guerres. De finesse en finesse, on passa à la guerre en 1809. Une fois de plus la France fut victorieuse. Ce fut Eckmühl, ce fut Wagram. On a célébré, en 1959, le 150e anniversaire de ces grands faits et aussi la mort de Lannes, duc de Montebello, à Wagram. Et ce fut aussi alors que Metternich, qui avait déconseillé la guerre, la jugeant prématurée, fut nommé chancelier d'Autriche, parce qu'on le croyait en bons termes avec le vainqueur. Il n'avait que 36 ans. Il croyait à la chute finale de Napoléon ; mais « Le *quand*, le *comment*, a-t-il écrit, étaient pour moi des énigmes. »

Affronter le monstre lui paraissait folie. Il crut habile de recourir au mariage, une tradition dans la politique autrichienne, et ce fut le mariage de Marie-Louise avec l'empereur français. Il vint à Paris pour guider les premiers pas de la nouvelle impératrice, dans ce Paris qu'il connaissait si bien. Quand il revint en Autriche, il savait ce qu'il voulait savoir : il n'y aurait pas de guerre en 1811, mais en 1812, la Russie se mettrait en ligne. Alors il faudrait adroitement manœuvrer. L'Autriche serait sollicitée des deux côtés. Donc elle serait l'arbitre de la situation. Il fallait se préparer sans bruit et se donner comme allié de la France, mais en rassurant la Russie en sous-main. Double jeu, où excella Metternich. Il sut passer par des degrés insensibles et selon la marche des événements, de la position d'allié de la France, à celle de puissance neutre, puis de médiateur, enfin d'ennemi déclaré. Il est vrai que sans l'hiver russe, sans l'incendie de Moscou, sans la désastreuse retraite de 1812, ces habiletés n'auraient pas eu à s'exercer. Mais ce fut bien Metternich qui donna le coup de grâce à la puissance française, en 1813.

Pourtant, après la victoire, la Russie s'attribuait, comme il était juste, la plus grande part des mérites. Metternich manœuvra au Congrès de Vienne, pour prendre la direction d'une Europe qu'une illuminée, Mme de Krüdener voulait donner à l'empereur de Russie, Alexandre. Metternich se moquait de cet illuminisme. Ce fut surtout entre Talleyrand et lui que la partie se joua. C'étaient deux grands professionnels de l'esprit de finesse, et par conséquent ils se regardaient avec méfiance. Il semble bien que Talleyrand se soit montré plus habile ; mais que ses succès furent remis en cause par le retour de l'île d'Elbe et les Cent-Jours. Le danger fit de nouveau l'union des rois contre la France. Metternich avait gagné.

Tous les efforts de la politique menée par lui, de 1815 à sa fuite précipitée en 1848, tendirent à faire revenir l'Europe à son état d'avant la Révolution. La paix, la contre-révolution partout, telle était l'ambition du chancelier d'Autriche. Mais que pouvait-il contre la puissance des faits ? Le carbonarisme était un fait, le nationalisme un autre fait, le désir des peuples et notamment de la France d'avoir ce qu'on appelait « la liberté », un troisième fait. Les vues de Metternich restaient statiques, tandis que l'Europe était travaillée par un dynamisme irrésistible. Il finit par le comprendre. A la fin de 1847, il disait :

« Je suis vieux — il avait 74 ans ; — je puis comparer ; ceci est la phase la plus dangereuse des soixante dernières années. »

Mais il avait beau voir, il n'était plus d'âge ni de taille à réagir utilement. D'autant plus que les choses commençaient à se gâter hors de son pays. Le 24 février 1848, c'est le trône de France, défendu par Guizot, qui s'effondre. Ce que Metternich n'avait pas prévu, c'est que l'Autriche suivrait le mouvement si vite. Le 13 mars, émeute dans Vienne. Le prince de Metternich, âgé de 75 ans, est lâché par tout le monde. Il fuit à son tour, comme notre roi Louis-Philippe, et comme lui se réfugie en Angleterre. Il n'y comprit rien. Sa femme, la troisième, écrira dans ses *Mémoires :*

« Quel moment ! Le départ, cette fuite, et pourquoi ? Qu'avons-nous fait ? Avons-nous mérité cela ?... Lui qui mettait sa gloire à soutenir la monarchie plus longtemps que d'autres, il voit aujourd'hui s'écrouler en vingt-quatre heures, tout l'édifice de sa vie ! »

En 1851, il put rentrer en Allemagne et terminer sa longue vie dans sa propriété de Johannisberg, mais il mourut à Vienne, à 86 ans, le 11 juin 1859, 7 jours après Magenta et 13 avant Solférino ! Sa chère Autriche se désagrégeait !

VII

Bergson et nous

Nous avons parlé déjà, ici même, du centenaire de Bergson, né en 1859. Mais plusieurs articles importants nous invitent à y revenir.

C'est d'abord, dans les *Etudes* de juillet-août 1959, les brèves mais substantielles notations de Marcel Régnier sur le *Congrès Bergson,* du 17 au 19 mai, en Sorbonne. Ce fut un congrès de langue française, mais tout à fait international, par les contingents imposants de Belges, Suisses, Italiens, Espagnols, Marocains, Polonais, Hollandais, Allemands, Américains qui y prirent part. Et le thème général fut « *Bergson et nous* ».

Dans *La Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet, c'est Henri Massis qui pose, avec une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler, cette même question : « *Bergson et nous* ». Et il aime, pour y répondre, à ouvrir, comme il dit, un chapitre de ses souvenirs. Pour lui, le bergsonisme fut surtout une « protestation », et par là-même, il fut une *libération.* Il nous a délivrés, dit Massis, « des idoles du spencerianisme, du sociologisme, de la négation systématique et du scepticisme doctoral où nous avions grandi. »

Mais je voudrais m'arrêter davantage à l'importante étude intitulée *Bergson, aujourd'hui* et signée E. Rideau, dans les *Etudes* de juillet-août.

Le P. E. Rideau, auteur d'une thèse sur *Les Rapports de la matière et de l'esprit dans le bergsonisme* (Alcan, 1932), est, si l'on ose dire, un vétéran des études bergsoniennes. Ce qu'il fait ressortir avant tout, c'est que Bergson n'a cessé de progresser toute sa vie dans la même voie, ce qui signifie que sa philosophie n'est pas seulement un système, une construction intellectuelle, mais toute une vie. Pour la comprendre, il faut la « récapituler ».

Les premiers ouvrages, l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience* et le difficile *Matière et Mémoire* [4] peuvent être considérés comme des

[4] Si je dis « difficile », c'est parce que je me souviens fort bien des efforts qu'il me fallut faire, il y a

œuvres de jeunesse. Mais dès lors, le bergsonisme apparaît bien comme une recherche de cela seul qu'il importe à l'homme de savoir : ce qu'il est, d'où il vient, où il va : « le tunnel débouche-t-il sur la lumière ? » Dans cette recherche, les pièces maîtresses sont évidemment l'*Evolution créatrice* et *Les deux Sources.*

Ce que Bergson a bien vu, c'est que le temps ne doit pas être confondu, comme il l'est d'ordinaire, avec l'espace, car il est *durée,* en sorte que chaque individu a son temps propre. Mais « *la durée bergsonienne est invention et création* ». Sans liberté, il n'y a pas de « durée », mais simple répétition. Bergson ne dira donc pas comme Descartes : *Je pense, donc je suis,* mais *je choisis, je veux, je suis libre, donc je suis,* ce qui veut dire : *je suis quelqu'un,* une personne et non une chose.

Mais voici qu'en 1907, Bergson publie l'*Evolution créatrice.* Ne nous y trompons pas, c'est bien toujours de l'homme, de nous, qu'il s'agit, mais l'homme est replacé dans son cadre historique, dans son évolution, qui n'est qu'un épisode de l'évolution universelle.

« Voici *l'homme,* écrit E. Rideau, soulevé par toute l'évolution, porté à bout de bras par l'univers, comme un flambeau lumineux qui l'éclaire. »

Sans doute, Bergson oublie de faire ressortir *la transcendance de l'homme* par rapport à la matière et à l'animal [5]. Il a pourtant ce mot : « Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature. » Et en replaçant l'homme dans l'histoire universelle, il va dans le sens des philosophies les plus modernes : Karl Marx, Husserl, Heidegger, et surtout Teilhard de Chardin, dont ces noms rapprochés ne veulent pas dire le moins du monde l'identité. E. Rideau fait bien voir en quoi, ici, Teilhard serait supérieur, parce qu'il sait animer le Cosmos, par une séduction « finale », qui aimante les êtres et les fait converger vers l'Unité.

Cette finalité est ignorée dans l'*Evolution créatrice.* Aussi ne sommes-nous pas étonnés que ce livre mémorable ait un prolongement, qui sera « *Les deux Sources* ». Cette fois, Bergson arrive à Jésus. Il parle avec émotion du « Christ des évangiles ». Il voit à sa suite tous les grands mystiques, qui, sans lui, n'auraient pas existé. Assurément, ce livre de Bergson n'est pas une théologie. Il contient des formules que nous n'acceptons pas. Quand il dit « que Dieu a besoin de nous, comme nous avons besoin de Dieu », il exagère et en prêtant cette pensée à nos grands mystiques, il se trompe. Il ne comprend pas que *la gratuité de la création* témoigne mieux de l'amour qui est en Dieu, ou plutôt qui « est » Dieu, qu'un besoin de créer qui serait en lui. Mais ne chicanons pas un grand philosophe sur l'insuffisance de certaines de ses expressions. Ce qui est sûr, c'est qu'il a su dire au sujet de l'homme, des périls qui menacent l'humanité et des espoirs qui lui restent, des vérités définitives. Comment oublier des phrases comme les suivantes :

« L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. A elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre. »

Mais Bergson a fait mieux que de dénoncer le mal. Il a suggéré le remède. Il a levé la main vers le ciel. Il a pointé son index dans une direction clairement formulée. Ecoutons à ce sujet le P. E. Rideau :

« Bergson est convaincu que, seule, une « religion dynamique » est capable, précisément, de rendre l'homme à lui-même et de lui faire reprendre son élan amorti. Les dernières pages des *deux Sources,* qui se débattent avec l'impuissance de l'homme contemporain, l'avertissent clairement que *nul espoir ne lui est permis en dehors du christianisme,* bien plus qu'il est acculé aux options les plus élevées de la vie spirituelle. Et cela, sous peine de *mort :* le mot n'est pas prononcé, mais l'idée est éclatante. Et, dévalué par une utilisation abusive, le fameux « supplément d'âme » ne signifie pas autre chose que la totalité d'un christianisme, ressourcé au jaillissement primitif de l'Esprit et impliquant toutes ses conséquences organiques et sacramentelles. »

Le P. Rideau conclut en soulignant fortement l'actualité du bergsonisme. Cette actualité a été vue par tous dans la célébration même de ce « Congrès Bergson ». Beaucoup n'hésitent pas à situer son nom auprès des plus grands : d'un Platon, d'un Plotin. Mais il ne serait pas aussi grand s'il n'avait pas répondu à une nécessité de son siècle. Il a voulu se tenir en liaison étroite avec l'évolution historique de l'humanité. Il a compris que le rôle vrai de la philosophie n'est pas simple spéculation, mais rôle de direction pour l'univers en marche, rôle d'achèvement, dans le sens d'une histoire dont le caractère dramatique n'est pas suffisamment indiqué quand on la limite aux progrès matériels, aux triomphes de la technique, aux activités scientifiques, politiques, économiques.

« Tous ceux, dit le P. Rideau, qui, aujourd'hui, dans la technique comme dans la science, dans la philosophie comme dans la recherche de la justice sociale, travaillent pour l'avenir du monde, pour le progrès de l'homme, peuvent se réclamer de lui. »

Il n'en est que plus beau de constater que, par la seule vertu de sa réflexion, tout au long de sa vie, ce penseur ait, par un regard lucide sur l'histoire, « mais animé sans doute par la même inquiétude que celle de Pascal ou de Blondel, découvert la valeur du christianisme, pour fonder l'élan de l'homme et lui donner un *sens.* »

Si l'énergie cosmique a débouché sur l'homme, ce ne fut pas un hasard. C'était voulu. Voulu par qui ? Par un Amour que les mystiques ont « senti » et auquel ils ont su répondre. Ce dialogue de notre pauvre amour avec l'Amour infini, c'est cela seul qui donne à la création sa finalité dernière et grandiose, une finalité qui, selon le mot du Christ à la Samaritaine, « jaillit en vie éternelle ».

« Tous ceux, conclut le P. E. Rideau, qui, en suivant l'itinéraire du héros et du saint, ont réussi, humblement, à vivre en « dieux », préludent à l'ultime transformation où, revenue à sa Source, l'histoire entrera dans l'unité de l'Amour. »

plus de 50 ans, pour y pénétrer. Ce ne fut qu'à la troisième lecture qu'il me sembla y voir clair.

[5] La difficulté est de savoir si sa méthode et son point de départ lui permettaient d'affirmer logiquement cette transcendance.

VIII

Le P. Antoine Dieuzayde, S. J.

Un aimable lecteur me fait parvenir un tout récent numéro de la revue trimestrielle *Barèges*, qui est consacré en entier au « R. P. *Antoine Diauzayde* », né le 13 juin 1877 et décédé le 13 juillet 1958.

Si je parle ici de ce vénérable personnage, ce n'est pas seulement en raison de son originalité, de la vigueur de son apostolat, de la popularité de bon aloi qui fut la sienne, mais aussi pour éclairer un point d'histoire auquel je ne suis pas entièrement étranger. J'ai eu, en effet, à traiter récemment, ici-même, des grands événements qui ont marqué l'histoire de l'Eglise en France, entre 1919 et 1959. Et parmi ces événements, il se trouvait le très pénible épisode de la condamnation de l' « Action française ». Après avoir rappelé que, sur le désir du Saint-Siège, ce fut le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, qui, le premier, attacha le grelot, j'ai cru pouvoir citer quelques lignes d'Adrien Dansette qui dénonce, dans la Lettre fameuse du cardinal contre l'Action française, des « simplifications » et des « citations » inexactes, empruntées à un recueil d'articles hâtifs écrits par le journaliste belge Passelecq.

Or, aux côtés du cardinal Andrieu, qui, très loyalement, avouait être peu au courant des idées maurrassiennes, il faut maintenant signaler justement le père Antoine Dieuzayde, qui vient de mourir. Qui était donc ce personnage ? Quel était son caractère ? Quelle était sa compétence ?

Le numéro de la revue *Barèges* qui nous parle de lui, est formé d'un grand nombre de témoignages venant de ceux qui l'ont connu. Avant tout, il fut *anticonformiste*. On appelait cela jadis : un *original*. Il le fut dans toute la force du terme.

« Spontané, affranchi d'allure, un peu « enfant terrible » quand l'action l'éperonnait, le P. Dieuzayde est est resté toute sa vie, déclare le P. J. Bru, S. J., un fils authentique, profondément religieux, de la Compagnie de Jésus. »

Et encore :

« Pendant quarante ans, dans un service turbulent, mais incontestable de l'Eglise, il s'est inséré, avec souplesse, dans les structures apostoliques du diocèse de Bordeaux. »

Naturellement, il fut très critiqué, dénoncé, condamné par des jugements trop sévères. Il ne fut pas pour ses supérieurs un « sujet de tout repos . Mais il était si sincère, si ardent qu'on lui pardonnait finalement toujours « d'y aller un peu fort ». En parlant de lui, ceux qui l'ont connu ont tout de suite à la bouche le mot de *prophète*, au sens de personnage pas commode, qui rappelle à l'ordre, coûte que coûte !

« En regardant le Père avec une affectueuse admiration, écrit l'abbé M. Caillon curé de St-Paul-St-François-Xavier, à Bordeaux, il m'est arrivé de penser — toutes proportions gardées — aux prophètes suscités par Dieu pour flageller les trahisons de son Peuple, dussent-ils perdre leur réputation, leur liberté, leur vie...»

Le P. Dieuzayde a été, durant quarante ans, au premier plan de l'action sociale, au diocèse de Bordeaux. Il y a déployé un enthousiasme, une énergie incroyables. Mais toujours dans son style à lui, qui ne ressemblait à aucun autre. Il fut aumônier des Scouts, dès leur fondation, à Bordeaux. Il suivit avec un égal intérêt la J.O.C. Mais il fut avec délices l'aumônier de la J.E.C. Ce qu'il prêchait aux jeunes étudiants, on le devine : la peur de « l'embourgeoisement ». Mais aussi la peur d'un nationalisme étriqué. Et c'est ici que l'on voit poindre son aversion pour le maurrassisme. Ce qu'il disait à ses étudiants, Jean et Pierre Lestertlin nous le résument en cette phrase :

« Avant d'être Allemand ou Français, on est catholique. Au-dessus de l'amour de sa Patrie, il y a l'amour du Christ, de Dieu... Pas de Paix sans morale. »

Il avait fondé en 1923 un camp à Barèges, qui très vite apparut comme une institution internationale, car de nombreux amis y venaient du Canada, de Suisse, d'Allemagne et d'ailleurs. En juin 1937, lors de la Guerre d'Espagne, c'est lui qui organise le sauvetage des enfants basques, en majorité catholiques, et qu'il ne faut pas confier à n'importe qui. Ce fut une tâche étonnamment complexe et difficile où il fit merveille.

Mais venons-en à son intervention dans l'Affaire de l'Action française.

La revue *Barèges*, dont nous venons de tourner les pages, contient le témoignage d'André Mandouze. Lui aussi, il voit dans le P., qu'il appelle familièrement « le vieux Zèbre », à la fois un « prophète » et un « apôtre ». Il estime qu'il fut si riche de dons qu'on peut concevoir de lui bien des portraits, « dont aucun sans doute ne serait totalement faux ni totalement vrai ». Il reconnaît qu'il fut « extrême », et il corrige tout de suite : « mais en profondeur et à l'image même du Dieu dont S. Paul nous a bien montré qu'il excède toute limite ». Puis il écrit :

« A première vue, on pourrait être tenté d'en faire celui qui, surgissant au milieu de cette bourgeoisie bordelaise, si bien décrite (et stigmatisée) par Mauriac, se sentit la vocation impérative de lui dire ses « quatre vérités », « à temps et à contre-temps », de la ridiculiser, d'en montrer l'avarice de cœur et l'indigence intellectuelle, d'en dénoncer l'insuffisance et parfois même l'imposture, en matière de religion ; ainsi les gens « d'Action française » ne lui ont-ils jamais pardonné d'avoir été, comme conseiller du cardinal Andrieu, un artisan certain et déclaré de leur condamnation. »

Ces dernières lignes ne permettent pas de douter que le P. Dieuzayde ait été le principal rédacteur de la condamnation de l'Action française, dans la Semaine religieuse de Bordeaux, sous la signature du cardinal Andrieu, qui exécutait un ordre du Saint-Siège.

Mais voici, toujours dans *Barèges*, un témoignage aussi affirmatif, émanant d'Etienne Borne. Il est reproduit de la revue *Forces nouvelles* du 2 août 1958.

« A un moment où les clairvoyants étaient rares, le P. Dieuzayde eut une vive conscience des falsifications que les doctrines de « L'Action française » faisaient subir à la conscience chrétienne et il avait assez de philosophie pour remonter des effets aux causes, jusqu'à la source du mal, c'est-à-dire à ce positivisme que Charles Maurras avait hérité d'Auguste Comte et qui ramène la politique à une technique sans morale et à une science sans spiritualité. Le premier acte d'auto-

rité qui frappa « L'Action française » éclata à Bordeaux et il n'aurait pas été possible sans l'action du P. Dieuzayde. »

C'est donc bien un point acquis à l'histoire que le cardinal Andrieu, dans son intervention contre l'Action française, eut, pour conseiller, pour auxiliaire, pour rédacteur même sans doute, un jésuite, le P. Dieuzayde, qui était tout de même un « original », un « extrême », un « non-conformiste », selon ses plus chauds admirateurs. Et peut-être cela explique-t-il certains aspects un peu « abrupts » de l'affaire en question.[6]

IX

Le « Mohole »

Ce nom, on le devine, est un abrégé. Il signifie « *le trou de Mohorovicic* ». Evidemment il fallait trouver plus court. Pour savoir de quoi il s'agit, il faut lire dans *Science et Vie* de juillet 1959, l'article de Michel Garnier, qui a précisément ce titre : *Le Mohole.*

« Les géophysiciens américains, nous dit l'auteur, vont tenter de percer l'écorce terrestre. »

Que sait-on de cette écorce ? Le centre de la terre se situe à une profondeur de 6.372 km. Or, juqu'ici nos forages les plus profonds ne dépassent pas 7.625 mètres (au Texas). Nous sommes loin du centre ! Pouvons-nous avoir une idée des couches plus profondes ? D'abord, quelques chiffres. On a pu calculer, par la force d'attraction de la terre que son « poids », si l'on peut dire, est de 5 sextillions 980 quintillions de tonnes. Et comme on connaît son volume, on en déduit que sa densité moyenne est de 5,52. Mais comme la densité du sol sur lequel nous marchons est, en moyenne, de 2,7, il s'ensuit que les couches plus profondes sont beaucoup plus lourdes. Jusqu'ici, il a suffi d'interroger la mécanique céleste, pour raisonner. Mais voici que la géophysique intervient à son tour. Son instrument principal est le *séismographe,* qui a pour mission d'enregistrer les ondes de séismes venant des profondeurs de la terre. Sans entrer dans le détail des constatations faites, ni des méthodes employées, arrêtons-nous aux résultats obtenus : la terre est formée de couches concentriques. La première est appelée *Sial,* parce qu'elle est formée surtout de silice (ou rocher) et d'aluminium[7]. Elle a environ 60 km seulement au maximum et c'est à elle que s'applique la densité de 2,7 indiquée plus haut. Plus bas, vient le *Sima;* (de silice et magnésium), densité allant de 2,8 à 3,3, pense-t-on (car on n'en sait rien). Et c'est entre le Sial et le Sima qu'il existe une discontinuité appelée le *trou de Mohorovicic,* du nom du sismologue qui l'étudia le premier. La couche appelée *Sima* descend jusqu'à 2.920 km, mais elle contient deux « trous » ou discontinuités : celle de Repetti, à 950 km de profondeur, et celle de Dahm, vers 2.780 km. Plus bas encore, commence le *noyau* terrestre. Et la densité augmente rapidement. Elle passe à 5,6, puis à 9,7, pour atteindre 12,3 au centre de la terre, avec des pressions de l'ordre de 3 millions et demi d'atmosphères. On croit que c'est au centre que se trouvent les métaux les plus lourds, tels que l'or et le platine. Mais il est naturellement impossible de le vérifier.

Revenons donc au « trou de Mo. » ou « *Mohole* ». Le savant qui le découvrit s'efforça de calculer sa profondeur, en divers points, grâce aux ondes sismiques. Il constata avec surprise que cette profondeur était variable : 60 km, sous les Alpes, moins de 30 km, en Angleterre. Les Américains ont mesuré cette discontinuité, sous les Montagnes Rocheuses, et elle se trouverait à 70 km. Quelques savants audacieux en ont conclu que les montagnes n'étaient que des « icebergs », en quelque sorte, flottant sur le Sima, parce que faites de matériaux plus légers. André de Cayeux, se basant sur le principe de la « compensation isostatique » entre les océans et les continents, est arrivé à la conclusion que, sous les mers les plus profondes, le *Sial* peut avoir une épaisseur minimum de 6 km. Son calcul fut confirmé par l'étude de la propagation des ondes sismiques.

Eh bien ! C'est ce qu'on veut aller voir. Les Américains ont résolu de dépenser des milliards pour percer un forage atteignant le « Mohole » ou « Trou de Mohorovicic ». La décision a été prise en mars 1957. L'Académie des Sciences d'U.R.S.S., de son côté, a crée un *Comité du Trou.* Les grandes compagnies pétrolifères se sont intéressées au projet. Les grands fonds sous-marins peuvent être des sources inépuisables de pétrole ! On a donc réuni les sommes nécessaires, pour tenter l'aventure. Comme instrument, on s'adresse au *Cuss 1,* qui est un chaland foreur, de 3.000 tonnes muni de près de 3 km de tuyaux à forage, prêts à être mis en action au fond de la mer. Le navire sera solidement amarré par six ancres. Il laissera descendre son système foreur au fond de la mer. Et il attaquera le *Sial* pour aller dans la direction du *Sima.* On s'attend à rencontrer de multiples

[6] En rapportant ces témoignages, nous ne pouvons omettre de rappeler que M. Mandouze fut un des fondateurs de l'*Union des Chrétiens Progressistes,* et qu'il écrivait dans une note intitulée « *Rome ou Moscou* » : « *Citoyens [les chrétiens] n'ont pas d'ordre à recevoir du représentant de Dieu lorsqu'il s'agit du domaine de César.* » (Cité dans *Ami,* 1949, p. 167), comme si César était lui-même indépendant de Dieu et de la morale... ou comme si l'erreur devenait vérité en changeant de côté politique !

Et sur le caractère abrupt des propos du P. Dieuzayde, s'il fut vraiment le rédacteur du cardinal Andrieu, qu'il soit permis de citer un autre Jésuite, le P. Yves de la Brière (*Etudes* du 5 mars 1935, p. 680) : « Est-ce à dire que la lettre du cardinal-archevêque de Bordeaux, en date du 25 août 1926, fût un modèle de rédaction parfaitement heureuse ? Sans manquer aucunement ni au respect ni au loyalisme, il est permis d'en douter. Les justes griefs sont clairement énoncés par le card. Andrieu. Mais plusieurs allégations témoignaient d'un travail peut-être trop hâtif.

Les critiques qui visaient l'idéologie maurrassienne étaient attribuées à toute une collectivité : « les dirigeants de l'Action française ». Evidemment, c'était là une formule oratoire pour désigner M. Ch. Maurras. Néanmoins, comme il n'était pas seul à diriger le groupement, et comme plusieurs de ses principaux collaborateurs n'avaient notoirement rien de commun avec une telle philosophie, l'emploi du pluriel dans une telle dénonciation causa, chez beaucoup de lecteurs, une impression de malaise. »

[7] On l'appelle aussi *la croûte* ou *l'écorce,* tandis que la couche inférieure sera le *manteau,* et plus bas encore le *noyau.*

difficultés. Ce seront autant de problèmes à résoudre, mais aussi autant de données nouvelles pour notre connaissance du globe que nous foulons. Attendons donc les résultats de cette expérience curieuse. Ils ne sauraient manquer d'intérêt [8].

X

Le centenaire du P. Querbes

Lorsque cette Causerie paraîtra, les festivités qui ont marqué le centenaire du saint Curé d'Ars seront à leur point culminant. C'est, en effet, le 4 août que les cent ans seront révolus depuis la mort du saint curé. Jusqu'ici, le centenaire a été célébré, à Ars et dans toute l'Eglise catholique, avec une ferveur incomparable. Non seulement de nombreux ouvrages ont été publiés ou vont l'être à la gloire de Jean-Marie Vianney, qui fut si humble et si ennemi de toute publicité humaine, mais les journaux et les revues lui ont consacré de nombreux articles, tous très élogieux. Je me borne à signaler celui de Michel Random, dans *Miroir de l'Histoire* de juillet 1959, qui est, en dépit de menues inexactitudes, très pénétrant et vivant.

Mais, tout en rendant au saint « Curé d'Ars » les honneurs qui lui sont dus, tout en le reconnaissant comme le modèle — hélas ! difficilement imitable — des curés catholiques, il est un autre personnage, qui fut curé lui aussi, bien plus, qui fut son condisciple, bien qu'un peu plus jeune que lui, qui appartint comme lui à la région lyonnaise, et qui mourut, comme lui encore, en 1859, exactement quatre semaines après lui, et dont une florissante Congrégation, dont il fut le fondateur, s'apprête à célébrer aussi le centenaire. Il s'agit du P. *Louis Querbes*. Et comme j'ai eu l'honneur d'écrire sa biographie [10], on me permettra de parler ici de lui, pour retracer rapidement 1° sa vie, et 2° son œuvre.

Il était né, le 21 août 1793, en pleine Terreur, à Lyon, au temps même où les troupes de la Convention assiégeaient la ville. Ses premiers vagissements furent couverts par la voix du canon. Ses premières prières d'enfant furent clandestines. La Révolution versait dans la haine religieuse. Fouché, un des « mitrailleurs » des Brotteaux, avait osé dire à Nevers : « La religion avilit l'homme ! » Les parents de Louis Querbes, avec la masse du peuple de France, estimaient au contraire que c'est la religion qui ennoblit l'homme et que sans elle il descend au niveau de la bête.

Louis avait 8 ans, quand fut signé le Concordat. A 9 ans il faisait le vœu d'appartenir au Seigneur. Après ses études à l'Ecole cléricale de St-Nizier, sa paroisse natale, il entre au Grand Séminaire. Il y est le condisciple du futur Curé d'Ars et du bienheureux Champagnat, fondateur des Petits Frères de Marie.

Ordonné prêtre le 17 décembre 1816, un an après Jean-Marie Vianney, il est vicaire à Saint-Nizier, jusqu'à sa nomination en 1822 de curé à Vourles, un village de 800 âmes, situé non loin de Lyon. C'est là qu'il mourra 37 ans plus tard.

Comme curé, il a déployé toutes les vertus d'un pasteur chrétien. Il a repris en main sa paroisse, en a fait un centre de foi et de pratique religieuse. Mais très vite, il s'attache à une œuvre d'enseignement qui va élargir le cercle de son influence et lui assurer une action posthume à laquelle il faut rendre hommage. Si nous célébrons son centenaire, c'est *son œuvre* qui nous y invite.

Ce modeste curé de campagne a fort bien vu, la nécessité d'instruire la jeunesse rurale. Nous avons peine à nous figurer l'abandon où la Révolution l'avait laissée. Il n'y avait que peu d'écoles et celles qui existaient étaient peu fréquentées. Souvent même, elles étaient d'un niveau lamentable, au point de vue de l'instruction et de l'éducation. L'abbé Querbes n'a pas d'hésitation sur les points essentiels : pas de morale sans religion, — pas de religion sans une formation de base, par le catéchisme, — pas de catéchisme dans les campagnes, sans école religieuse. Ces écoles n'existent pas. Donc il faut les créer. Pour cela, deux séries de démarches parallèles : d'une part, trouver des vocations d'éducateurs chrétiens, alerter d'autre part, les autorités civiles et religieuses, faire approuver les fondations d'écoles que l'on prépare, franchir pour cela tous les obstacles, vaincre toutes les oppositions, trouver les ressources nécessaires, et donner enfin à l'Institut enseignant qui répondra à tant d'efforts, les réglements et les traditions qui lui permettront de s'imposer et de prospérer.

Pour un curé de Vourles, ce petit village inconnu, quelle ambition ! N'était-ce pas le lieu de redire le mot de S. Paul : « Dieu a choisi ce qu'il y a de faible dans le monde pour confondre la force » (I Cor., I, 27) ? De fait, ce petit curé va réussir. Oh ! ce ne sera pas sans peine. Mais qu'importe. Il a la foi au cœur et l'amour dans l'âme. Il prie, il agit, obtient les autorisations nécessaires, de l'Etat, de l'Eglise, de Rome même. Il a choisi comme patron de son Institut un saint lyonnais du IV^e siècle, dont il a trouvé le nom dans son bréviaire de Lyon : saint Viateur.

Pourquoi saint Viateur ? C'est ce que plus d'un lecteur se demandera sans doute. En dehors du diocèse de Lyon, qui l'honore au 21 octobre, saint Viateur est un saint inconnu. Il était « lecteur » aux côtés de l'évêque de Lyon, saint Just, vers l'an 380. Or, saint Just, à la suite d'un épisode dramatique où son peuple ne lui avait pas obéi, était parti pour la Haute-Egypte, afin d'y vivre au désert, dans la pénitence et l'expiation. Son « lecteur », Viateur, n'avait pas voulu se séparer de lui. Seul, il l'avait suivi. Seul il lui était resté fidèle jusqu'au bout et il était mort au désert, avec son maître et père spirituel. Ses reliques avaient été, dans la suite, rapportées à Lyon, avec celles de saint Just.

Cette fidélité, ce titre de « lecteur », ce goût du recueillement, de la prière, du silence, cet amour caché mais indéfectible, tel était le modèle que le P. Querbes voulait proposer à ses fils. Les

[8] Notons que tout cela avait déjà été étudié par Willard Bascom, dans *Scientific American*, d'avril 1959, sous le même titre : *Mohole ;* et il l'est aussi dans *Sciences et Avenir* de juillet 1959, par Georges Lacoste.

[9] L. Cristiani, *Un apôtre de l'enseignement chrétien : Le P. Louis Querbes* (1793-1859) ; in-8, 224 p., 500 fr. Paris, Fayard, 1958 (cf. *Ami*, 1958, p. 405).

« Clercs de Saint-Viateur », dans sa pensée, seraient les auxiliaires silencieux mais actifs des curés de campagne. Ils seraient consacrés à la fois au service des autels, dans les paroisses rurales, et à l'éducation des enfants.

Magnifique vocation ! Il y faut de l'humilité, de l'activité, du dévouement, de la persévérance, et tout cela nourri dans la foi et la divine charité ! C'était pour inculquer cet idéal que le P. Querbes avait rédigé un *Directoire*.

Quand il voulait donner, soit à un évêque désireux d'obtenir son concours, soit à un jeune homme à la recherche de sa vocation, l'idée exacte de son Institut, il présentait un livret longuement élaboré par lui, au cours de ses expériences de fondateur : le *Directoire*.

On y voyait, au point de départ, une belle parole de saint Paul à Timothée (I Tim., IV, 16) : « *Fais attention à toi-même et à l'enseignement, ...en faisant cela, tu sauveras et toi et tes auditeurs.* »

Voilà qui est clair. Le but suprême : *le salut.* Ce n'est pas facultatif, c'est obligatoire, pour tous; la possession éternelle de Dieu, c'est la fin de tout homme, le couronnement de l'œuvre créatrice. En dehors de cela il n'y a rien. Cela seul ne passe pas. « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel » ? a dit le poète.

L'éducateur chrétien est donc celui qui : 1° veut faire son salut, — et 2° veut conduire à leur salut ceux qu'il aura mission d'instruire et de former. Dès le premier mot, le *Directoire* des Clercs de Saint-Viateur situe cette tâche dans son cadre, et définit son idéal. Autrement dit, l'enseignement chrétien n'est pas un métier, car il n'est pas recherché pour le gain matériel qu'on en pourra retirer, ni pour aucune ambition terrestre, mais pour la plus haute destinée qui puisse être proposée à un être humain, celle d'être élevé à la filiation divine.

Saint Paul, avec ses dons de « voyance » surnaturelle, a donc ici encore résumé en deux traits tout ce que l'éducateur chrétien doit se proposer. « *Fais attention à toi-même.* »

Le maître n'agit pas seulement par la parole, mais encore bien plus par l'exemple. Il ne suffit pas qu'il parle bien, qu'il soit au courant des arcanes de la pédagogie la plus moderne. Il faut qu'il soit lui-même un modèle d'humanité chrétienne. Il est indispensable que ses enfants l'estiment et l'aiment, pour le suivre et profiter de ses leçons au plus haut point. Dans la pensée du P. Querbes, la sainteté de ses religieux est indispensable à la bonne marche de leurs écoles.

« Vous ne ferez jamais rien de solide, écrit-il, pour le bien spirituel de vos écoliers, si Dieu ne bénit vos efforts. La conversion des âmes n'est pas un moindre miracle que la résurrection des corps. Tenez-vous donc uni par la prière au Principe de la grâce, pour la faire découler sur vos écoliers ; priez pour eux, priez avec eux ! »

En un temps, comme celui où nous sommes, où nous luttons pour que justice soit rendue à l'enseignement libre, on ne saurait trop insister sur ce caractère de l'enseignement chrétien. Si l'école *neutre* ne nous paraît pas adaptée aux besoins de notre foi, c'est pour cette raison capitale : On n'est pas *neutre*, quand on est chrétien, à l'égard de Dieu, parce qu'il est le *Père !* — On n'est pas neutre à l'égard de Jésus-Christ, parce qu'il est le *Frère* et le *Sauveur.* — On n'est pas neutre envers l'Eglise, parce qu'elle est la Mère [10].

L'enseignement chrétien a un passé. Il a des titres. Il a contribué à faire la France, telle que nous la voyons et l'aimons. Il mérite donc le respect et la gratitude de tous les Français loyaux et sincères.

Le P. Querbes n'avait que 66 ans, et déjà l'heure de la récompense avait sonné pour lui.

La fête de saint Louis, qui est au 25 août, tombait, en 1859, un jeudi. C'était la fête patronale du Fondateur et Supérieur général des Clercs de Saint-Viateur. Ses religieux vinrent, de Lyon et des environs, se joindre à ceux de Vourles pour lui présenter leurs vœux. Sa santé, depuis quelques semaines déjà, donnait de fortes inquiétudes. Il eut cependant la force de descendre sur la terrasse, appuyé au bras du P. Favre, pour recevoir ses fils.

« Son visage, dit un témoin, était souriant, mais profondément altéré par la souffrance. »

Le Père voulut cependant tenir sa place au repas de la communauté, qui fut servi en plein air, à l'ombre des beaux marronniers qui ornaient alors la terrasse. Il eut des paroles aimables, pour égayer de son mieux la réunion. Ce fut son dernier effort. Le repas finissait quand il se sentit accablé de lassitude. « Encore quelques jours, dit-il, et je ferai connaissance avec la mort ! »

A partir de ce jour, il déclina rapidement. Le lundi 29 août, il demandait lui-même les derniers sacrements, qu'il reçut avec les plus vifs sentiments de foi et de ferveur. Ses religieux l'entouraient, tous agenouillés autour de son lit. Il les regarda longuement, réunit ce qui lui restait de forces, pour leur adresser une dernière exhortation. « *Mes enfants, soyez fidèles à l'obéissance !* » C'était son testament aux siens.

Le jeudi suivant, 1^er^ septembre, il entrait en agonie et le soir, vers 9 h. 15, il rendait le dernier soupir. Les funérailles furent célébrées le 5 septembre, au milieu d'une affluence énorme.

Tel est le souvenir que les Clercs de Saint-Viateur, qui sont actuellement au nombre de près de 1800, répartis en divers pays, veulent évoquer, après cent ans.

Ce que je voudrais indiquer avant de terminer cette Causerie, c'est l'intensité de vie qui anime l'Institut des Clercs de Saint-Viateur. Si la persécution combiste, de si triste mémoire, a détruit un bon nombre d'établissements florissants de la Congrégation, dans son pays d'origine, la France ;

[10] Nous n'imposons à personne notre foi. Mais tout homme qui a le sentiment de la justice doit, en nous, respecter cette foi ! C'est ce que nous appelons la « justice scolaire ». Aussi longtemps que l'Etat, qui *doit* être neutre, c'est-à-dire impartial, ne nous traitera pas en citoyens à part entière, en nous donnant les moyens d'ouvrir et d'entretenir les écoles de notre choix et de notre foi, la justice ne sera pas réalisée ! Que les incroyants puissent avoir des doutes sur ce point, c'est ce que nous n'arrivons pas à comprendre, et c'est ce que nous ne pouvons pas admettre.

si la maison-mère est désormais située au Canada, il ne faut pas croire que notre pays soit désormais fermé aux fils du P. Querbes. Ils y sont toujours. La maison de Vourles, qui fut leur premier berceau, est le siège d'une province de la Congrégation. Mais c'est à Lyon que se déploie surtout l'action de ces religieux. Au 28, de la rue du Bon-Pasteur, ils publient trois revues portant le titre *L'Ecole et la Famille*, mais qui, selon l'âge des enfants auxquelles elles sont consacrées, paraissent sous trois couleurs : *rose* pour les petits, *orange* pour l'âge moyen, *bleue* pour les classes de fin d'études primaires. Une revue plus doctrinale est spécialement destinée aux maîtres et maîtresses d'école. Elle a pour titre : *L'Ecole et la Famille : Cahiers de l'Educateur* et elle offre à ses lecteurs de substantiels articles de Pédagogie, de Morale, d'Histoire, de Science. Nous ne saurions trop la recommander.

L. Cristiani.

Encyclique « Ad Petri Cathedram » de S. S. Jean XXIII

Aux Vénérables Frères,
patriarches, primats, archevêques, évêques
et autres Ordinaires,
en paix et communion
avec le Siège apostolique,
a tout le clergé
et aux fidèles du monde entier

VERITE, UNITE et PAIX SOUS L'INSPIRATION DE LA CHARITE

Vénérables Frères et chers Fils,
Salut et Bénédiction apostolique.

Introduction

La perpétuelle jeunesse de l'Eglise. Motifs de consolation et d'espérance.

1. Elevé à la Chaire de Pierre, non certes en vertu de Nos mérites, Nous considérons encore une fois comme une leçon et un motif de consolation le spectacle du monde entier déplorant, sans distinction de nation ou d'opinion, le Décès de Notre Prédécesseur. De même, lorsque ensuite Nous fûmes appelé au Pontificat suprême, le fait que pareillement les foules, occupées cependant par d'autres graves événements et se débattant au sein de tant de difficultés, tournèrent les yeux vers Nous dans l'espoir et l'attente.

Ces manifestations prouvent à l'évidence l'éternelle jeunesse de l'Eglise catholique. Elle reste le signe de ralliement des nations [1]. C'est d'elle que tous les peuples reçoivent la lumière intérieure et la douceur de la charité.

2. Nous sommes très heureux que Notre intention de réunir un Concile œcuménique et le Synode diocésain de Rome, de préparer une mise au point du Droit canon et de publier un Code du même genre pour l'Eglise orientale ait rencontré un accueil large et sympathique et qu'elle ait de plus suscité l'espoir d'amener les esprits à une connaissance plus étendue et plus profonde de la vérité, à une réforme salutaire des mœurs chrétiennes et à la restauration de l'unité, de la concorde et de la paix.

3. Ce triple thème : la vérité, l'unité et la paix, à acquérir et à developper sous l'inspiration de la charité, fournira la matière de Notre première encyclique, adressée au monde entier, car telle Nous paraît la requête principale de Notre tâche apostolique.

Que l'Esprit-Saint Nous assiste pendant que Nous écrivons et vous éclaire lorsque vous Nous lirez. Que la grâce de Dieu vous rende dociles et capables d'atteindre tous le but souhaité, malgré les préjugés, tant de difficultés et bien des obstacles.

Première partie

LA VERITE

La connaissance de la vérité, surtout de la vérité révélée.

4. La cause et pour ainsi dire la racine de tous les maux qui s'attaquent tel un poison aux individus, aux peuples et aux nations et qui bien souvent bouleversent les esprits est l'ignorance et la vérité. Hélas ! plus que d'une simple ignorance, il s'agit souvent d'une attitude inconsidérée de mépris et d'aversion à l'égard du vrai. De là proviennent toutes sortes d'erreurs qui, pénétrant les esprits et s'infiltrant dans les structures sociales, menacent de tout bouleverser au grand dam des individus et de la société tout entière. Or, Dieu nous a doués d'une raison capable de connaître les vérités naturelles. Si nous suivons la raison, nous suivons Dieu lui-même qui en est l'auteur, comme il est notre législateur et le guide de notre vie. Si au contraire par légèreté, par négligence ou par malice nous nous écartons de ces vérités naturelles, par le fait même nous nous détournons du bien suprême et de la loi morale.

Nous pouvons, Nous l'avons dit, atteindre par la raison les vérités naturelles ; néanmoins, cette connaissance — surtout en ce qui concerne la religion et la morale — ne peut pas être acquise par tous avec facilité, ni souvent sans risque d'erreurs. Quant aux vérités qui échappent à la capacité naturelle de la raison, nous ne pouvons en aucune façon les atteindre sans la lumière et l'inspiration du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Verbe de Dieu, qui « habite une lumière inaccessible » [2] dans son immense amour et dans sa compassion pour le sort de l'humanité, « s'est fait chair et a demeuré parmi nous » [3], pour éclairer « tout homme qui vient au monde » [4] et pour conduire toute l'humanité non seulement à la plénitude de la vérité, mais encore à la vertu et à la béatitude éternelle. Tous les hommes doivent donc adopter la doctrine de l'Evangile. S'ils la rejettent, ils mettent en question les fondements même de la vérité, de l'honnêteté et de la culture.

La vérité de l'Evangile conduit à la vie éternelle.

5. Il s'agit, comme on le voit, d'une question très grave, à laquelle est lié très étroitement notre salut éternel. Ceux qui, comme le nota l'Apôtre des gentils, restent « toujours à s'instruire et ne sont jamais capables de parvenir à la connaissance

[1] Cf. *Is.*, XI, 12.

[2] *I Tim.*, VI, 16.
[3] *Ioan.*, I, 14.
[4] *Ioan.*, I, 9.

de la vérité » [5], qui refusent à l'esprit humain la possibilité de s'ouvrir à une vérité ferme et certaine et qui rejettent les vérités révélées par Dieu et nécessaires à notre salut éternel, ceux-là sont bien loin de la doctrine du Christ et de l'enseignement de l'Apôtre, qui nous exhorte « à ne faire plus qu'un dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu... Ainsi, nous ne serons plus des enfants, nous ne nous laisserons plus ballotter et emporter à tout vent de doctrine, au gré de l'imposture des hommes et de leur astuce à fourvoyer dans l'erreur. Mais vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la tête, le Christ, dont le Corps tout entier reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et qui l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance et se construisant lui - même dans la charité »... [6]

Les devoirs de la presse par rapport à la vérité.

6. Quant à ceux qui osent à dessein attaquer la vérité connue, parler, écrire et agir en se servant des armes du mensonge, pour se concilier la faveur des gens simples et pour modeler à leur guise l'esprit des jeunes, encore souples et ignorants, ceux-là, sans aucun doute, abusent de l'ignorance et de l'innocence d'autrui et se livrent à une activité absolument répréhensible.

7. Nous ne pouvons Nous empêcher d'exhorter spécialement à l'exactitude, à la prudence et à la discrétion dans la présentation de la vérité, ceux qui par leurs livres, leurs revues et leurs journaux, aujourd'hui en si grande abondance, exercent une telle influence sur l'esprit de leurs lecteurs, surtout des jeunes et sur la formation de l'opinion et des mœurs. C'est à eux qu'incombe le très grave devoir de propager non le mensonge, l'erreur ou l'obscénité, ni ce qui excite au vice, mais bien le vrai et tout ce qui porte au bien et à la vertu.

8. Avec grande tristesse, en effet, Nous voyons se réaliser encore aujourd'hui ce que déplorait déjà Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, Léon XIII, c'est-à-dire « le mensonge se glisser sans vergogne... dans les gros volumes, les opuscules, les pages des journaux et les charmes trompeurs du théâtre » [7] ; comme nous voyons également « s'imprimer des livres et des journaux qui se moquent de la vertu et justifient le vice » [8].

La radio, le cinéma et la télévision.

9. Nous devons encore y ajouter, comme vous le savez, Vénérables Frères et chers Fils, la radio, le cinéma, et aussi la télévision dont chacun peut suivre chez soi les spectacles. Ces moyens de diffusion peuvent constituer une invitation et une exhortation au bien et même à la vertu chrétienne, mais souvent, hélas ! ils peuvent être, spécialement pour les jeunes, la source de mœurs dépravées, de malhonnêteté, d'erreur et de dévergondage.

Pour neutraliser soigneusement et efficacement la mauvaise influence toujours croissante de ces moyens dangereux, il faut résolument leur opposer les armes du vrai et du bien. A la presse du mal et du mensonge, il faut opposer celle du bien et de la vérité. Aux émissions de radio et aux spectacles de cinéma et de télévision, qui font aimer l'erreur et le vice, il faut en opposer d'autres qui défendent la vérité et les bonnes mœurs. De cette manière, des inventions si puissantes pour le mal pourront se transformer en moyen de salut pour les hommes et en honnête divertissement. Le remède surgira de la source qui souvent distille le poison.

L'indifférentisme religieux

10. Il existe en outre des hommes qui, sans attaquer ouvertement la vérité, ne montrent à son égard qu'insouciance et indifférence, comme si Dieu ne nous avait pas donné la raison pour chercher et atteindre la vérité. Cette attitude condamnable conduit facilement à l'affirmation absurde que toutes les religions se valent, sans aucune différence entre le vrai et le faux. « Ce principe — pour employer les paroles de Notre même Prédécesseur — amène à la destruction de toutes les religions et spécialement de la religion catholique, qui, de toutes étant la seule vraie, ne peut sans injustice être mise sur le même plan que les autres. » [9] Nier toute différence entre choses contradictoires aboutira à la plus désastreuse conclusion : on n'admettra plus aucune religion ni en théorie ni en pratique.

Comment Dieu, qui est la vérité même, pourrait-il approuver ou tolérer la paresse, la négligence, la légèreté de ces hommes ? Alors qu'il s'agit de questions dont dépend notre salut éternel à tous, ils n'en tiennent aucun compte et ne se préoccupent pas de chercher ni de trouver les vérités nécessaires, ni d'acccorder à Dieu le culte qui est dû à lui seul.

11. De nos jours, on s'adonne avec beaucoup de fatigue et de zèle à l'étude et au progrès de la science humaine et notre époque peut certes se glorifier des progrès accomplis dans tous les domaines de la recherche scientifique. Pourquoi donc ne devrait-on pas employer un zèle, une habileté et une activité plus grande encore pour acquérir cette science qui ne concerne plus cette vie terrestre et mortelle, mais bien la vie céleste qui ne passera pas ? Ce n'est que lorsque nous aurons atteint la vérité qui naît de l'Evangile et qui doit se traduire dans la vie pratique, que notre esprit pourra jouir de la possession tranquille de la paix et de la joie ; joie qui surpasse immensément l'exaltation provoquée par les découvertes de la science et les admirables inventions modernes que nous utilisons et applaudissons chaque jour.

Deuxième partie

UNITE, CONCORDE ET PAIX

La vérité sert bien la cause de la paix.

12. De l'acquisition de la vérité pleine, entière et sincère, doit découler nécessairement l'union des esprits, des cœurs et des actions. Les oppositions, les litiges, les désaccords naissent en premier lieu du fait que la vérité n'est pas connue ou, ce qui est pire encore, du fait que, bien que connue, elle est attaquée en vue des avantages que l'on espère retirer du mensonge, ou par suite de cet odieux aveuglement qui pousse les hommes à justifier, et avec trop d'indulgence, leurs passions et leurs actions coupables.

13. Il est donc nécessaire que les simples citoyens, tout comme ceux qui tiennent en main le sort des peuples, aiment sincèrement la vérité,

[5] *II Tim.*, III, 7.
[6] *Eph.*, IV, 13-16.
[7] Epist. *Saepenumero considerantes* ; A. L., vol. III, 1883, p. 262.
[8] Epist. *Exeunte iam anno* ; A. L., 1888, p. 396.
[9] Enc. *Humanum Genus* ; A. L., 1884. p. 53.

s'ils veulent jouir de la concorde et de la paix, qui seules peuvent garantir une véritable prospérité publique et privée.

14. D'une manière toute particulière, Nous exhortons à cette concorde et à cette paix les chefs suprêmes des nations. Placé au-dessus des conflits entre les Etats, Nous embrassons tous les peuples avec la même charité et ne sommes pas mû par des intentions de domination politique ni par aucun désir des biens terrestres ; en parlant d'un sujet aussi important, Nous croyons pouvoir être jugé sereinement et écouté par les hommes de toutes les nations.

Dieu a créé les hommes tous frères

15. Dieu n'a pas créé les hommes ennemis, mais frères. Il leur a donné la terre à cultiver par leur travail et leurs efforts, pour que tous puissent jouir de ses fruits et en tirer ce qui est nécessaire à leur alimentation et à leurs besoins. Les nations différentes ne sont rien d'autre que des communautés d'hommes, c'est-à-dire de frères, qui doivent tendre dans l'union fraternelle non seulement à la fin propre à chacune d'entre elles, mais aussi au bien commmun de toute l'humanité.

16. Du reste, cette vie mortelle et passagère ne doit pas être considérée seulement en elle-même ni en raison des jouissances qu'elle comporte. Si elle conduit à la dissolution du corps, elle prépare à la vie immortelle et à la patrie où nous vivrons éternellement.

17. Si l'on enlève à l'homme cette doctrine, cette consolation, cette espérance, toutes les raisons de vivre s'écroulent. Les passions, les luttes et les discordes se manifestent inévitablement et se déchaînent, sans plus aucun frein pour les contenir. A la place du rameau d'olivier de la paix, on agite les brandons de la discorde. Le sort de l'homme ressemble alors à celui des êtres privés de raison ; il devient même pire, car abusant de cette raison qu'il possède, l'homme peut s'engloutir dans les abîmes du mal, ce qui, hélas ! arrive bien souvent, et finir, comme Caïn, par souiller la terre du sang de son frère et d'un crime affreux.

18. Si nous voulons, et il le faut, ramener nos actions dans la voie de la justice, il est avant tout nécessaire de rappeler des esprits et les cœurs à ces justes principes.

19. Si nous nous disons frères et si nous le sommes, si nous sommes appelés au même destin dans la vie présente et dans l'autre, comment est-il donc possible de nous traiter les uns les autres en adversaires et en ennemis ? Pourquoi se porter envie, fomenter la haine, préparer des armes mortelles contre ses frères ? On s'est assez battu déjà entre hommes ! Trop de jeunes, à la fleur de l'âge, ont versé leur sang ! Trop de cimetières militaires occupent le sol, comme un avertissement sévère à revenir tous enfin à la concorde, à l'unité et à une paix équitable.

20. Que chacun pense donc, non à ce qui peut diviser les esprits, mais plutôt à ce qui peut les unir dans la compréhension mutuelle et l'estime réciproque.

Union et concorde entre les peuples.

21. Si l'on cherche vraiment la paix et non la guerre — et c'est un devoir — et si l'on tend dans un effort commun et sincère à une concorde fraternelle entre les peuples, alors seulement il sera possible de reconnaître les intérêts nationaux de chacun et de mettre heureusement fin à toutes les divergences. On pourra ainsi arriver d'un commun accord, et avec les moyens adéquats, à cette unité tant désirée, grâce à laquelle les droits de chaque Etat à la liberté, loin d'être foulés aux pieds par les autres, seront sûrement défendus. Ceux qui oppriment les autres, ceux qui les dépouillent de leur liberté ne peuvent certainement pas apporter leur contribution à cette unité. C'est ici que s'applique à merveille l'affirmation de Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, Léon XIII : « Pour refréner l'ambition, le désir des biens d'autrui, la jalousie, qui sont les stimulants les plus puissants à la guerre, il n'y a rien de meilleur que les vertus chrétiennes, en particulier que la justice. » [10]

22. D'ailleurs, si les nations n'arrivent pas à cette union fraternelle qui doit être basée sur la justice et alimentée par la charité, la situation mondiale restera très grave. Les hommes de bon sens déplorent cet état de choses, se demandant si l'on se dirige vers une paix solide, authentique et sincère ou plutôt si l'on ne court pas avec le dernier aveuglement vers une nouvelle et épouvantable conflagration. Avec le dernier aveuglement, disons-Nous ; car si de fait — ce qu'à Dieu ne plaise — une nouvelle guerre éclatait, la puissance des armes nouvelles est telle qu'il ne resterait plus, pour tous les peuples, vainqueurs aussi bien que vaincus, qu'un immense désastre et une ruine universelle.

23. C'est pourquoi Nous demandons à tous, mais spécialement aux chefs d'Etat, de méditer attentivement sur ces points devant Dieu, leur juge, et d'employer courageusement tous les moyens qui peuvent mener à l'union nécessaire. Cette unité de vues, qui, comme Nous l'avons dit, augmentera certainement à elle seule la prospérité commune des peuples, ne pourra être restaurée qu'au moment où, par la pacification des esprits et la sauvegarde des droits de chacun, resplendira partout la liberté due à l'Eglise, aux nations et à tous les citoyens.

Union et concorde entre les classes sociales.

24. La concorde que l'on recherche entre les peuples, il est nécessaire de l'établir toujours plus entre les classes sociales. Si cela n'arrive pas, il peut en résulter des haines et des dissensions, comme nous le voyons déjà ; de là naîtront des troubles, des révolutions et parfois des massacres, la diminution progressive de la richesse et les crises qui affectent l'économie publique et privée. Léon XIII, Notre Prédécesseur, notait déjà justement : « Dieu a voulu dans la communauté humaine une différence de classes, mais en même temps une certaine égalité provenant d'une collaboration amicale. » [11] De fait, « de même que dans le corps humain les divers membres s'accordent entre eux et déterminent ces rapports harmonieux, que l'on appelle symétrie, ainsi la nature exige que, dans la société, les classes s'intègrent les unes aux autres et, par leur collaboration mutuelle, réalisent un juste équilibre. Chacune a besoin de l'autre ; le capital n'existe pas sans le travail, ni le travail sans le capital. Leur harmonie produit la beauté de l'ordre » [12].

Celui qui ose donc nier la diversité des classes sociales contredit l'ordre même de la nature. Ceux aussi qui s'opposent à cette collaboration amicale et nécessaire entre les classes cherchent sans aucun doute à troubler et à diviser la société, au plus

[10] Epist. *Praeclara gratulationis* ; A. L., 1894, p. 210.
[11] Epist. *Permoti Nos* ; A. L., vol. xv, 1895, p. 259.
[12] Enc. *Rerum Novarum* ; A. L., 1891, p. 109.

grand dam du bien public et privé. Du reste, voici ce qu'affirmait Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire Pie XII : « Dans un peuple digne de ce nom, les inégalités qui ne proviennent pas de l'arbitraire, mais de la nature même des choses, inégalités dues à la culture, à la richesse, à la position sociale, sans préjudice bien entendu de la justice et de la charité mutuelle, ne constituent aucun obstacle à l'esprit de communauté et de fraternité. » [13]

Il est vrai que chaque classe et chaque catégorie de citoyens peut défendre ses propres droits, pourvu qu'elle le fasse dans la légalité et sans violence, dans le respect des droits d'autrui, tout aussi inviolables que les siens. Tous sont frères ; il faut donc que toutes les questions se résolvent amicalement, dans une charité fraternelle et mutuelle.

Quelques indices de détente.

25. On doit reconnaître comme un signe de bon augure, depuis un certain temps et en certains endroits, une diminution de la tension entre les classes sociales. Comme l'affirmait Notre Prédécesseur immédiat dans un discours aux catholiques allemands : « La terrible catastrophe qui s'est abattue sur vous lors de la dernière guerre aura comporté au moins un avantage : elle a permis à de nombreux milieux de se libérer des préjugés et de la préoccupation excessive des avantages personnels, et par là, de diminuer l'âpreté de la lutte des classes et de rapprocher les hommes entre eux. Le malheur commun est un maître dur, mais bienfaisant. » [14]

26. En fait, l'écart entre les classes sociales est moins grand, car elles ne se limitent plus aux deux blocs où s'opposaient le capital et le travail. Elles sont désormais variées et ouvertes à tous. Le travail et les talents permettent de gravir les degrés de l'échelle sociale.

Pour ce qui concerne le monde du travail lui-même, il est consolant de constater que les améliorations récentes apportées dans les conditions mêmes du travail font que l'on ne s'intéresse plus seulement aux avantages économiques des ouvriers, mais aussi à leur procurer un genre de vie plus élevé et plus digne.

Réflexions sur d'importants problèmes concernant le travail.

27. Il reste cependant un long chemin à parcourir. Il existe encore trop d'inégalités, trop de motifs de friction entre les différents milieux, dus parfois à une idée imparfaite ou inexacte du droit de propriété, de la part de ceux qui recherchent avec excès l'avantage et le profit. Il faut y ajouter ce redoutable problème du chômage, qui éprouve déjà si durement tant d'hommes, et qui, momentanément du moins, risque de s'aggraver encore du fait de la mécanisation plus poussée des moyens de production. Ce problème, Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Pie XI, l'évoquait déjà avec tristesse en ces termes : « On voit, en effet, une multitude presque innombrable d'honnêtes travailleurs, qui ne demandent rien d'autre que de gagner honorablement leur pain quotidien que le divin commandement leur fait solliciter chaque jour du Père céleste, réduits avec leurs familles à un chômage forcé et par là à une extrême indigence. Leurs plaintes ont ému Notre cœur paternel et Nous font répéter, touché de la même commisération, la parole qui sortit du cœur très aimant du divin Maître, en présence de la foule épuisée par la faim : *Misereor super turbam* [15]. » [16]

28. Si l'on veut donc et si l'on cherche — et tous nous devons le vouloir et le chercher — l'entente entre les classes sociales, en unissant les efforts publics et privés et les initiatives courageuses, il ne faut rien négliger pour que tous les hommes, même ceux de la catégorie sociale la plus humble, puissent par leur travail et à la sueur de leur front se procurer le minimun vital et assurer honnêtement leur avenir et celui de leur famille ; on ne peut non plus empêcher les classes les moins favorisées d'accéder aux multiples formes de confort de la vie moderne.

29. Nous exhortons vivement tous ceux sur qui reposent les responsabilités majeures des entreprises et de qui dépend le sort et parfois la vie des travailleurs, de ne pas apprécier seulement leur rendement économique, de ne pas se limiter au respect de leurs droits concernant leur salaire, mais de les considérer comme des personnes, bien plus, comme des frères. Qu'ils s'efforcent, en outre, de la manière convenable, de permettre à l'ouvrier une participation de plus en plus étroite aux bénéfices et aux intérêts de toute l'entreprise.

A ce propos, Nous demandons que les droits et devoirs réciproques des employeurs et des travailleurs deviennent mieux harmonisés et réglés et que les diverses organisations professionnelles « ne soient pas considérées comme des armes offensives et défensives qui provoquent des réactions et des représailles, non comme un fleuve qui rompt ses digues et déborde, mais comme un pont qui puisse unir les deux rives » [17]. Il faut veiller surtout à ce qu'au progrès économique, dont nous avons parlé, corresponde un non moindre progrès dans le domaine moral, comme le demandent notre dignité de chrétiens et notre simple dignité d'hommes. A quoi servirait-il à l'ouvrier d'acquérir une plus grande abondance de biens et de jouir d'un train de vie plus élevé, s'il venait à perdre ou à négliger les biens supérieurs destinés à son âme immortelle ?

Ces perspectives se réaliseront le jour où la doctrine sociale de l'Eglise catholique sera mise pleinement en vigueur et si tous « s'appliquent à garder en eux-mêmes et à développer chez les autres, grands et petits, cette maîtresse et reine de toutes les vertus qu'est la charité. Car le salut tant attendu sera le fruit d'une grande effusion de charité ; cette charité chrétienne, qui contient en elle tout l'Evangile, toujours prête à se sacrifier pour le prochain, est l'antidote le plus vigoureux contre l'orgueil et l'égoïsme du monde, saint Paul en a décrit les traits divins en ces termes : « La charité est longanime ; la charité est serviable : elle ne cherche pas son intérêt : elle excuse tout ; elle supporte tout. » [18] [19]

Union et concorde au sein des familles

30. Finalement, l'union à laquelle Nous avons invité les peuples, leurs chefs, les classes sociales,

[13] Radiomessage de Noël 1944, Discorsi e Radiomessagi di S. S. Pio XII, vol. VI, p. 239.

[14] Radiomessage au LXXIII^e *Katholikentag* allemand. *Ibid.*, vol. XI, p. 189.

[15] *Marc.*, VIII, 2.

[16] Enc. *Nova impendet* ; *A. A. S.*, vol. XXIII, 1931, p. 393-394.

[17] Allocution de Pie XII, Discorsi e Radiomessagi di S. S. Pio XII, vol. VII, p. 350.

[18] *I Cor.*, XIII, 4-7.

[19] Epist. *Inter Graves* ; A. L., vol. XI, p. 143-144.

Nous exhortons également d'une manière paternelle toutes les familles à la rechercher et à la renforcer. Si, en effet, la paix, l'unité et la concorde n'existent pas dans les familles, comment seront-elles possibles dans la société ? Cette union ordonnée et harmonieuse, qui doit toujours régner au foyer domestique, dérive du lien indissoluble et de la sainteté du mariage chrétien ; à son tour, elle assure, pour une bonne part, l'ordre, le progrès et le bien-être de la société civile tout entière.

Que le père de famille soit parmi les siens comme le représentant de Dieu et qu'il s'impose aux autres non seulement par son autorité, mais également par l'exemple d'une vie irréprochable. Que la mère de famille par sa douceur et sa vertu dirige la maison avec force et suavité ; qu'elle soit pour son époux tendre et affectueuse et qu'ensemble ils élèvent avec soin leurs enfants, ce don si précieux que Dieu leur a confié, et leur apprennent à vivre honnêtement et religieusement. Que les enfants, comme ils convient, obéissent à leurs parents, les aiment, ne se bornent pas à leur prodiguer des consolations, mais les aident vraiment, si cela s'avère nécessaire.

Que le foyer domestique exhale cette charité qui régnait à Nazareth ; que les vertus chrétiennes y fleurissent, que l'union y soit parfaite, que les bons exemples y abondent. Que jamais — Nous en prions Dieu de tout cœur — une union si belle, si tendre et si nécessaire ne soit rompue ; si l'institution chrétienne de la famille vacille, si les préceptes donnés à ce propos par le divin Rédempteur sont rejetés ou négligés, ce sont les fondements mêmes de la société civile qui sont mis en jeu et menacent ruine, au plus grand détriment de tous les citoyens.

Troisième partie

UNITE DE L'EGLISE

Motifs d'espérance fondés sur la prière de Jésus

31. Parlons maintenant de cette unité, que Nous souhaitons d'une manière toute spéciale et qui est intimement liée à la tâche pastorale que Dieu Nous a confiée : l'unité de l'Eglise.

32. Tous savent que le divin Rédempteur a fondé une société, qui gardera son unité jusqu'à la fin des siècles, suivant sa parole : « Je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde. » [20]. C'est pour elle qu'il a adressé à son Père céleste de ferventes prières, qui sans aucun doute ont été acceptées et exaucées à cause de sa piété [21]. « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en Nous. » [22]. Cette prière infuse et confirme en Nous la très douce espérance que finalement toutes les brebis, qui ne sont pas de ce troupeau, souhaiterons y rentrer, si bien que, selon la parole du divin Rédempteur, « il n'y aura plus qu'un seul troupeau, un seul Pasteur » [23]

33. Fortement encouragé par cette très douce espérance, Nous avons annoncé déjà Notre intention de convoquer un Concile œcuménique, auquel participeront les évêques du monde entier, pour traiter de grands problèmes religieux. Le but principal du Concile consistera à promouvoir le développement de la foi catholique, le renouveau moral de la vie chrétienne des fidèles, l'adaptation de la discipline ecclésiastique aux besoins et méthodes de notre temps. Ce sera assurément un admirable spectacle de vérité, d'unité et de charité, dont la vue sera, Nous en avons confiance, pour ceux qui sont séparés de ce Siège apostolique, une douce invitation à rechercher et à trouver cette unité, pour laquelle Jésus-Christ a adressé à son Père céleste une si ardente prière.

Aspiration à l'unité dans les diverses communautés séparées.

34. Nous savons qu'en ces derniers temps — ce qui Nous a consolé — s'est esquissé dans bien des communauté séparées de la Chaire de Saint-Pierre un mouvement de sympathie vers la foi et les institutions de l'Eglise catholique, ainsi qu'une estime croissante à l'égard du Siège, apostolique, l'amour de la vérité détruisant peu à peu les préjugés. Nous savons, d'autre part, que presque tous ceux qui, bien que séparés de Nous et divisés entre eux, portent le nom de chrétiens, ont tenu à plusieurs reprises des réunions pour créer des liens entre eux et ont établi dans ce but des Conseils permanents. Ces initiatives traduisent leur vif désir d'arriver au moins à une certaine forme d'unité.

Unité de l'Eglise voulue par son divin Fondateur

35. Il est hors de doute que le divin Rédempteur a fondé son Eglise en l'assurant et la dotant d'une unité très solide. Si par impossible il ne l'avait pas fait, il aurait institué un organisme caduc et qui avec le temps se serait trouvé en opposition ouverte avec lui-même, à la manière de ces systèmes philosophiques qui, livrés à la vérité des opinions humaines, naissent l'un de l'autre, se transforment et disparaissent à leur tour.

Il n'est personne qui ne voie l'opposition formelle de cette hypothèse avec le magistère divin de Jésus-Christ, qui est « la voie, la vérité et la vie » [24].

36. Pareille unité, Vénérables Frères et Chers Fils, qui, comme Nous l'avons dit, ne doit pas être quelque chose de flou, d'incertain et de fragile, mais de solide, de robuste et de sûr [25] si elle manque aux autres communautés chrétiennes, ne fait certainement pas défaut à l'Eglise catholique, comme peut s'en apercevoir quiconque l'observe attentivement. Elle se distingue en effet par trois notes caractéristiques : l'unité de doctrine, de gouvernement et de culte. Ces notes de l'Eglise sont visibles à tous, pour que tous puissent la reconnaître et la suivre. Elle est telle que selon la volonté de son divin Fondateur toutes les brebis puissent se réunir en elle dans un seul troupeau sous la conduite d'un seul Pasteur : c'est ainsi que dans l'unique maison du Père établie sur le fondement de Pierre, sont appelés tous ses fils. Nous devons essayer d'y rassembler fraternellement tous les peuples comme dans l'unique royaume de Dieu : royaume dont les habitants unis entre eux sur la terre dans l'unité des esprits et des cœurs auront un jour à jouir de la béatitude éternelle dans les cieux.

37. L'Eglise catholique impose comme vérité à croire avec fidélité et fermeté tout ce qui a été révélé par Dieu. Ces vérités sont contenues dans

[20] *Matth.*, XXVIII, 20.
[21] Cf. *Hebr.*, V, 7.
[22] *Ioan.*, XVII, 21.
[23] *Ioan.*, X, 16.
[24] *Ioan.*, XIV, 6.
[25] Cf. Litt. Enc. de Pie XI : *Mortalium Animos*, sur les moyens de réaliser la véritable unité religieuse. *A. A. S.*, vol. XX, 1928, p. 5 *sq.*

la Sainte Ecriture ou dans la Tradition orale et écrite conservée depuis l'âge apostolique tout au long des siècles et ont été ratifiées et définies par les Souverains Pontifes et les Conciles œcuméniques légitimes. Chaque fois que quelqu'un s'est écarté de cette voie, l'Eglise, de son autorité maternelle, n'a cessé de le rappeler dans le droit chemin. Elle sait très bien, en effet, et tient qu'il n'y a qu'une seule vérité et que l'on ne peut admettre plusieurs « vérités » qui s'opposeraient entre elles. Elle fait sienne l'affirmation de l'Apôtre des gentils : « Car nous n'avons aucun pouvoir contre la vérité, nous n'en avons que pour la vérité. »[26]

38. Il existe cependant de nombreux points sur lesquels l'Eglise catholique permet aux théologiens de discuter, dans la mesure où il s'agit de questions qui ne sont pas certaines et dans la mesure également, comme le notait le célèbre écrivain anglais, le cardinal John-Henry Newman, où ces discussions ne rompent pas l'unité de l'Eglise, mais servent au contraire à une meilleure et à une plus profonde intelligence des dogmes, en apportant une lumière nouvelle née de la confrontation des avis. Elles préparent et affermissent le chemin de la vérité[27]. De toute façon, il faut toujours retenir la maxime, parfois exprimée en termes différents ou attribuée à divers auteurs : « Unité dans les choses nécessaires, liberté dans les choses douteuses, charité en toutes choses. »

Unité de gouvernement

39. Qu'il y ait, en outre, unité de gouvernement dans l'Eglise catholique, tout le monde le voit. En effet, de même que les fidèles sont soumis aux prêtres, les prêtres aux évêques que « l'Esprit-Saint a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu »[28], de même tous et chacun des évêques sont soumis au Pontife romain, en tant que successeur de Pierre, établi par le Christ Notre-Seigneur comme pierre fondamentale de son Eglise[29], et à qui seul il a donné le pouvoir de tout lier et délier sur la terre[30], de raffermir ses frères[31] et de paître tout le bercail[32].

Unité de culte

40. En ce qui concerne l'unité du culte, nul n'ignore que l'Eglise catholique, depuis ses origines et à travers les siècles, a toujours eu sept sacrements, ni plus ni moins, reçus comme un héritage sacré de Jésus-Christ, qu'elle n'a jamais cessé de distribuer dans le monde entier pour nourrir et entretenir la vie surnaturelle des fidèles. De même, chacun sait qu'il ne se célèbre chez elle qu'un sacrifice, l'Eucharistie, dans lequel le Christ, notre salut et notre Rédempteur, est chaque jour immolé pour nous tous, de façon non sanglante mais réelle, comme il le fut un jour au Calvaire lorsqu'il pendait à la croix, et dans lequel il répand sur nous avec miséricorde les immenses trésors de sa grâce. C'est pourquoi saint Cyprien note justement : « On ne peut dresser un autre autel ni instituer un autre sacerdoce en dehors de l'unique autel et de l'unique sacerdoce. »[33]

Cela toutefois, comme chacun sait, n'empêche pas l'existence dans l'Eglise de divers rites approuvés, qui font mieux resplendir sa beauté et la font apparaître comme la fille du souverain Roi, parée de divers ornements[34].

41. C'est d'abord pour obtenir à tous d'atteindre cette unité véritable des cœurs que le prêtre catholique, quand il célèbre le Sacrifice eucharistique, offre l'hostie immaculée au Dieu très clément en ces termes : « Pour votre sainte Eglise catholique, daignez, à travers le monde entier, lui donner la paix, la protéger, la rassembler dans l'unité et la gouverner ; et aussi pour votre serviteur notre Pape, et pour tous ceux qui, fidèles à la vraie doctrine, ont la garde de la foi catholique et apostolique. »[35]

Invitation paternelle à l'union

42. Que ce merveilleux spectacle d'unité, dont seule l'Eglise catholique jouit et brille, que ces vœux et ces prières par lesquelles elle implore de Dieu la même unité pour tous, touchent et émeuvent votre âme, ô vous qui êtes séparés de ce Siège apostolique.

43. Laissez-Nous, dans un affectueux désir, vous appeler frères et fils ; laissez-Nous entretenir l'espoir d'un retour si cher à Notre cœur de Père. Nous aimons vous parler avec la même sollicitude pastorale qui faisait dire à Théophile, évêque d'Alexandrie, en s'adressant à ses frères et à ses fils alors qu'un schisme malheureux déchirait la tunique sans couture de l'Eglise : « Imitons chacun selon nos forces, amis très chers, nous tous qui participons à la vocation céleste, Jésus le chef qui nous sauve parfaitement. Embrassons l'humilité qui élève, la charité qui unit à Dieu et une foi sincère envers les mystères divins. Fuyez la division, évitez la discorde..., soutenez-vous dans une charité mutuelle. Ecoutez le Christ vous dire : voici à quoi tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »[36]

44. Notez, Nous vous en prions, que Notre affectueux appel à l'unité de l'Eglise ne vous invite pas à entrer dans une demeure étrangère, mais dans la maison commune, la maison du Père. Laissez-Nous par conséquent vous exhorter, parce que Nous vous aimons tous tendrement « dans le cœur du Christ Jésus »[37], à vous souvenir de vos pères, « qui vous ont fait entendre la parole de Dieu et, considérant l'issue de leur carrière, imitez leur foi »[38]. La glorieuse troupe de saints que chacune de vos nations a déjà envoyée au ciel, ceux spécialement dont les écrits vous ont transmis et expliqué de façon exacte et éloquente la doctrine de Jésus-Christ, semblent par l'exemple de leur vie vous inviter à l'unité avec ce Siège apostolique, avec lequel votre communauté chrétienne elle aussi a été salutairement unie pendant tant de siècles.

45. Nous nous adressons donc comme à des frères à tous ceux qui sont séparés de Nous, disant avec saint Augustin : « Qu'ils le veuillent ou non, ils sont nos frères. Ils ne cesseront d'être nos frères que s'ils cessent de dire le *Notre Père*. »[39] « Aimons donc le Seigneur notre Dieu, aimons son Eglise : lui comme un père, elle comme une mère ; lui comme le maître, elle comme sa servante, puisque nous sommes les fils de cette servante. Mais

[26] *II Cor.*, XIII, 8.
[27] NEWMAN, *Difficulties of Anglicans*, vol. I, p. 261 *sq.*
[28] *Act.*, XX, 28.
[29] Cf. *Matth.*, XVI, 18.
[30] Cf. *Id.*, XVI, 19.
[31] Cf. *Luc.*, XXII, 32.
[32] Cf. *Ioan.*, XXI, 15-17.
[33] Epist. XLIII, 5 ; cf. Epist. XL, *P. L.*, IV, 345.
[34] Cf. *Ps.* XLIV, 15.
[35] Canon Missae.
[36] Cf. *Hom. in mysticam cœnam ; P. G.*, LXXVII, 1027.
[37] *Phil.*, I, 8.
[38] *Hebr.*, XIII, 7.
[39] S. AUG., *In Ps.* XXXII ; *Enarr.*, II, 29 ; Migne, *P. L.*, XXXVI, 299.

c'est là l'union d'un grand amour : quiconque offense l'un ne mérite pas de l'autre... Quel profit pour toi que ton père ne soit offensé, s'il doit venger ta mère outragée ?... Tenez donc, mes très chers frères, tous d'une seule âme, Dieu pour votre père et l'Eglise pour votre mère... » [40]

Nécessité de prières spéciales

46. C'est pourquoi Nous prions et supplions le Dieu très bon, qui donne la lumière céleste et tous les biens, en vue d'assurer l'unité de l'Eglise, l'extension du bercail et du règne du Christ, et Nous exhortons à faire de même tous les frères et les fils très chers que Nous avons dans le Christ. Le succès, en effet, du futur Concile œcuménique, bien plus que de l'activité de l'industrie humaine, dépend de cette sainte rivalité de prières ardentes et communes. Nous y invitons aussi de grand cœur ceux qui, bien que n'appartenant pas à ce bercail, respectent Dieu cependant et l'honorent, et s'efforcent avec bonne volonté d'obéir à ses commandements.

47. Que la prière divine du Christ obtienne à cet espoir et à ces vœux épanouissement et réalisation : « Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, pour qu'ils soient un comme nous... Consacre-les dans la vérité : ta parole est vérité... Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole, croiront en moi... ; pour qu'ils soient parfaitement un... » [41]

Que de la concorde des esprits jaillissent la paix et la joie

48. Nous renouvelons cette prière avec le monde catholique qui Nous est uni ; et Nous le faisons non seulement poussé par une ardente charité envers tous les hommes, mais aussi en esprit de sincère humilité évangélique. Nous savons, en effet, le peu que Nous sommes et que Dieu a daigné Nous élever au degré suprême du Souverain Pontificat, non en vertu de Nos mérites, mais par un dessein mystérieux.

C'est pourquoi, à tous Nos frères et Nos fils qui sont séparés de cette Chaire de Saint-Pierre, Nous répétons ces paroles : « Je suis... Joseph, votre frère. » [42] Venez, « comprenez - Nous » [43] ; Nous ne désirons rien, Nous ne voulons rien ; Nous ne demandons rien à Dieu, sinon votre salut et votre bonheur éternel. Venez. De cette concorde si désirée et de cette unité que la charité fraternelle doit nourrir et entretenir naîtra une grande paix « qui surpasse tout sentiment » [44], car elle vient du ciel ; cette paix que le Christ a annoncée aux hommes de bonne volonté par le chant des anges volant au-dessus de son berceau [45], et qu'il accorda, en ces termes, après l'institution du sacrement et du sacrifice eucharistiques : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. » [46]

Paix et joie ; oui, joie aussi, car ceux qui appartiennent réellement et efficacement au Corps mystique du Christ, qui est l'Eglise catholique, participent à la vie divine qui passe du Chef divin dans chacun des membres et grâce à laquelle ceux qui obéissent fidèlement à tous les commandements de notre Rédempteur peuvent, même en cette vie, avoir part à la joie qui présage et annonce le bonheur éternel du ciel.

La paix de l'âme doit être active

49. Mais cette paix, ce bonheur, tandis que nous accomplissons le fatiguant voyage de cette terre d'exil, demeurent imparfaits. Ce n'est pas une paix tout à fait tranquille, tout à fait sereine ; c'est une paix active, et non pas oisive ni inerte ; c'est surtout une paix qui doit combattre contre toutes les erreurs, même masquées et fallacieuses, contre les charmes et les attraits du vice, enfin contre tous les ennemis de l'âme qui peuvent affaiblir, tacher ou ruiner l'innocence ou notre foi catholique ; contre les haines aussi, les rivalités, les divisions, qui peuvent la briser et la déchirer. C'est pour cela que le divin Rédempteur nous a donné et recommandé lui-même *sa* paix.

50. La paix, donc, que nous avons à chercher et à poursuivre de toutes nos forces, ne doit, comme Nous l'avons dit, ni consentir à aucune erreur, ni se compromettre avec aucun partisan de l'erreur, ni pencher vers le vice ; elle doit enfin éviter toutes les discordes. Cette paix demande de ceux qui la recherchent qu'ils soient prêts à renoncer pour la vérité et la justice même à leur propre utilité et à leurs propres avantages, selon la parole : « Cherchez... d'abord le royaume de Dieu et sa justice... » [47]

51. Que la Bienheureuse Vierge Marie, Reine de la paix, au Cœur Immaculé de qui Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Pie XII, a consacré le genre humain, nous obtienne de Dieu, Nous l'en prions instamment, cette union des cœurs, cette paix véritable, active et militante, aussi bien pour ceux qui sont Nos fils dans le Christ que pour tous ceux qui, même s'ils sont séparés de Nous, ne peuvent pas ne pas aimer l'unité et la concorde.

QUATRIÈME PARTIE

EXHORTATIONS PATERNELLES

Aux évêques

52. Nous voulons maintenant Nous adresser paternellement à chacun des rangs de l'Eglise catholique. En premier lieu « Notre parole s'adresse à vous » [48], Vénérables Frères dans l'Episcopat, soit de l'Orient soit de l'Occident, qui dirigez le peuple chrétien et portez à ce titre avec Nous le poids du jour et de la chaleur [49].

Nous savons votre zèle, Nous savons l'esprit apostolique qui vous pousse chacun dans votre domaine à développer, fortifier, étendre à tous les hommes le royaume de Dieu. Nous savons également vos angoisses, Nous savons vos tristesses pour l'éloignement déplorable de tant de fils trompés par les faux attraits de l'erreur, pour le manque de ressources qui empêche parfois l'extension du catholicisme, et surtout le petit nombre de prêtres qui les rend en bien des endroits incapables de répondre aux besoins grandissants.

Mais ayez confiance en Celui dont vient « tout don excellent et toute donation parfaite » [50] ; ayez

[40] ID., *In Ps.* LXXXII ; *Enarr.*, II, 14 ; Migne, *P. L.*, XXXVII, 1140.
[41] *Ioan.*, XVII, 11, 17, 20, 21, 23.
[42] *Gen.*, XLV, 4.
[43] *II Cor.*, VII, 2.
[44] *Phil.*, IV, 7.
[45] Cf. *Luc.*, II, 14.
[46] *Ioan.*, XIV, 27.
[47] *Matth.*, VI, 33.
[48] *II Cor.*, VI, 11.
[49] Cf. *Matth.*, XX, 12.
[50] *Iac.*, I, 17.

confiance en Jésus-Christ, à qui vous adressez vos instantes prières : sans lui « vous ne pouvez rien faire » [51], mais avec sa grâce chacun de vous peut répéter le mot de l'Apôtre des nations : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » [52] « Et que Dieu... comble tous vos désirs selon sa richesse, avec magnificence, dans le Christ Jésus » [53] ; en sorte que, du champ cultivé par vos labeurs et arrosé de votre sueur, vous puissiez récolter de riches moissons, des fruits abondants.

Au clergé

53. Nous adressons également un appel paternel à tous les membres de l'un et l'autre clergés, à ceux qui vous aident de près, Vénérables Frères, dans le travail de la curie à ceux qui, dans les séminaires, ont l'importance mission d'instruire et de former des jeunes gens choisis appelés au service du Seigneur, à ceux enfin qui, dans les grandes ou les petites villes, ou dans les villages lointains et solitaires, s'acquittent du ministère paroissial, si difficile et si important aujourd'hui.

Qu'ils aient soin — ils Nous pardonneront de le leur rappeler, bien que Nous ayons confiance que ce n'est pas nécessaire — de se montrer toujours respectueux et obéissants envers leur évêque, selon l'avertissement de S. Ignace d'Antioche : « Soyez soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ... Il faut donc, comme vous le faites, ne rien faire sans votre évêque » [54] ; « Ceux qui appartiennent à Dieu et à Jésus-Christ sont avec leur évêque. » [55] Qu'ils se souviennent aussi qu'ils ne sont pas des fonctionnaires, mais avant tout des ministres des choses sacrées ; aussi qu'ils ne croient jamais avoir assez donné en fait de travail, de temps, de dépenses et de peines quand il s'agit d'éclairer les esprits de la lumière divine, de plier avec la grâce de Dieu et la charité fraternelle les volontés mauvaises, d'étendre et de propager enfin le règne pacifique de Jésus-Christ. Plus que dans leurs efforts personnels, qui aient confiance dans la force de la grâce divine qu'ils imploreront chaque jour dans une prière instante.

Aux religieux

54. Aux religieux également qui, ayant embrassé un des divers états de perfection chrétienne, sont pour cela tenus à vivre selon les règles de leur Institut dans l'obéissance aux supérieurs, Nous adressons Notre salut paternel et Nous les exhortons à s'appliquer avec courage et de toutes leurs forces à tout ce que leurs fondateurs ont prescrit dans leurs règles ; avant tout au zèle pour la prière, aux œuvres de pénitence, à l'éducation de la jeunesse, au secours des besogneux et des affligés de toute sorte.

55. Nous savons qu'un bon nombre de ces chers fils sont aussi très souvent appelés aux charges pastorales, à cause des difficultés actuelles, et que c'est au grand avantage du nom chrétien et de la vertu chrétienne. Aussi, les exhortons-Nous instamment — bien que Nous sachions qu'ils n'ont pas besoin de Notre exhortation — à ajouter aux illustres mérites dont se sont rendus dignes leurs Ordres ou Congrégations religieuses dans le passé, celui de répondre selon leurs forces et de grand cœur aux besoins actuels du peuple et de collaborer volontiers, dans la mesure où ils en auront la permission, avec le reste du clergé.

Aux missionnaires ardents et méritants

56. Maintenant, Notre esprit s'élance vers ceux qui ayant abandonné la maison paternelle et leur patrie, supportant de lourdes fatigues et triomphant des difficultés, se sont rendus dans des régions étrangères et répandent actuellement leurs sueurs pour instruire et former les infidèles à la vérité de l'Evangile et à la vertu chrétienne, afin que chez tous « la parole de Dieu se répande et soit tenue en honneur » [56].

C'est une grande mission en vérité qui leur est confiée, à l'exécution et au développement de laquelle tous ceux qui se glorifient de porter le nom de chrétien doivent collaborer selon leurs forces, soit par leurs prières, soit par leur obole. Aucune entreprise n'est peut-être plus agréable à Dieu que celle-ci, si intimement liée au devoir que nous avons tous de propager le règne de Dieu. Ces prédicateurs de l'Evangile consacrent en effet, leur vie à Dieu pour que la lumière de Jésus-Christ éclaire tout hommme venant en ce monde [57], pour que sa grâce divine atteigne et soutienne toutes les âmes et pour que tous les hommes soient salutairement excités à vivre de façon honnête, civile et chrétienne.

Ces hommes ne cherchent pas leurs propres avantages, mais ceux de Jésus-Christ [58], et, suivant généreusement l'appel du divin Rédempteur, ils peuvent s'appliquer les paroles de l'Apôtre des gentils : « Pour le Christ . . . nous faisons fonction d'ambassadeurs » [59], et « vivant dans la chair... nous ne combattons pas selon la chair » [60]. Le pays auquel il sont venus porter la lumière de l'Evangile, ils le considèrent comme une autre patrie et ils l'aiment d'une charité active ; et bien qu'ils continuent à aimer ardemment leur chère patrie et leur diocèse ou leur Institut religieux, ils ont compris et tiennent pour certain que le bien de l'Eglise universelle doit être préféré et qu'il faut s'y consacrer avant tout.

57. Nous souhaitons donc que ces chers fils — et tous ceux qui, soit comme catéchistes, soit d'une autre manière, aident généreusement les Missions dans ces régions — sachent que Nous les tenons particulièrement présents à Notre cœur et que Nous prions tous les jours pour eux et pour leurs entreprises, et que Nous confirmons de Notre autorité et de grand cœur tout ce que Nos Prédécesseurs, et spécialement Pie XI [61], et Pie XII [62], ont très heureusement établi à ce sujet dans leurs encycliques.

Aux religieuses

58. Nous ne voulons pas ici passer sous silence les âmes privilégiées qui, consacrées à Dieu par leurs vœux pour ne servir que lui, se sont étroitement unies par des noces mystiques au divin Epoux. Soit, en effet, quelles passent leur vie à l'ombre du cloître monastique dans la prière et la pénitence, soit qu'elles s'adonnent aux œuvres de l'apostolat extérieur, non seulement elles peu-

[51] *Ioan.*, xv, 5.
[52] *Phil.*, iv, 13.
[53] *Ibid.*, iv, 19.
[54] Funk, *Patres Apost.*, *I*, 243-245 ; *P. G.*, V, 675.
[55] *Ibid.*, i, 267 ; cf. Migne, *P. G.*, V, 699.
[56] *II Thess.*, iii, 1.
[57] Cf. *Ioan.*, i, 9.
[58] Cf. *Philip.*, ii, 21.
[59] *II Cor.*, v, 20.
[60] *Ibid.*, x, 3.
[61] Enc. *Rerum Ecclesiae ; A. A. S.*, 1926, p. 65.
[62] Enc. *Evangelii Praecones ; A. A. S.*, 1951, p. 497 ; et Enc. *Fidei Donum ; A. A. S.*, 1957, p. 225 *sq.*

vent pourvoir à leur salut d'une manière plus facile et plus heureuse, mais elles peuvent aussi aider grandement l'Eglise, soit dans les nations chrétiennes, soit dans les terres lointaines où ne brille pas encore la lumière de l'Evangile.

Quelles œuvres de bien n'accomplissent pas ces religieuses ! Personne d'autre ne pourrait accomplir ce bien avec autant de désintéressement et de tendresse virginale et maternelle ! Et cela non dans un seul domaine, mais dans plusieurs : la bonne instruction et éducation de la jeunesse ; dans les paroisses, le catéchisme aux garçons et aux filles ; dans les hôpitaux, elles soignent les malades et les élèvent aux pensées surnaturelles ; dans les asiles, pour les vieillards, elles entourent ceux-ci d'une bonté patiente, souriante et miséricordieuse, et peuvent les orienter doucement au désir de la vie éternelle ; dans les crèches enfin, et les orphelinats, elle comblent d'amour maternel les enfants abandonnés ou orphelins qui, sans elles, n'auraient personne pour les nourrir et les aimer. Ces religieuses, sans aucun doute, non seulement méritent bien de l'Eglise catholique, de l'éducation chrétienne et des œuvres de miséricorde, mais aussi de la société civile, et elles se préparent pour l'éternité une merveilleuse couronne au ciel.

A l'Action catholique

59. Aujourd'hui cependant, comme vous le savez, Vénérables frères et chers Fils, les besoins sont si grands et si variés au service du Christ que le clergé, les religieux et religieuses ne semblent plus pouvoir y suffire entièrement. A cela s'ajoute que les prêtres, les religieux et les religieuses ne peuvent pénétrer dans tous les milieux ; toutes les voies d'accès ne leur sont pas ouvertes ; beaucoup de gens, en effet, ou les négligent ou les fuient et il arrive même, hélas ! qu'on les méprise et les ait en horreur.

60. Pour cette grave raison également, source d'amère douleur, Nos Prédécesseurs ont appelé les laïcs dans l'armée pacifique de l'Action catholique pour aider la hiérarchie ecclésiastique dans l'œuvre de l'apostolat ; ce que dans les circonstances actuelles celle-ci ne pourrait faire, les hommes et le femmes de l'Action catholique le feraient avec courage en collaborant avec les évêques et en leur obéissant toujours. C'est pour Nous un grand motif de consolation de considérer ce que dans le passé, même dans les régions de Mission, ces auxiliaires des évêques et des prêtres, de tout âge et de tout rang social, ont entrepris et développé pour faire briller aux yeux de tous la vérité chrétienne et pour que les vertus chrétiennes entraînent et attirent tous les cœurs.

61. Le champ de travail qui demeure ouvert devant eux est cependant immense ; trop nombreux sont encore ceux qui ont besoin de leur exemple et de leur apostolat. C'est pourquoi Nous avons l'intention de développer de nouveau plus tard ce sujet, que Nous considérons comme très grave et de souveraine importance. En attendant, Nous avons le ferme espoir que tous ceux qui travaillent dans les rangs de l'Action catholique, ou dans les multiples associations pieuses qui fleurissent dans l'Eglise, poursuivront avec le plus grand zèle une activité si nécessaire : plus les besoins de notre époque sont grands, plus intenses doivent êtres leurs efforts, leur zèle, leur ingéniosité, leur activité. Qu'ils soient parfaitement d'accord, car, ils le savent bien, une force unie est plus efficace ; qu'ils fassent passer en seconde ligne leurs opinions personnelles toutes les fois qu'il s'agit de la cause de l'Eglise catholique, car il ne peut rien y avoir de plus grand, de plus important ; et cela non seulement en ce qui concerne la doctrine, mais aussi la discipline ecclésiastique, qui requiert toujours l'obéissance de tous. En rangs serrés, en union toujours étroite avec la hiérarchie catholique et en lui obéissant qu'il progressent et se développent ; qu'ils n'épargnent aucun effort, qu'ils ne reculent devant aucune difficulté pour que triomphe la cause de l'Eglise.

62. Et, pour ce faire, qu'ils aient soin avant tout — ce dont ils sont assurément persuadés — de se conformer personnellement à la doctrine chrétienne et à la vertu chrétienne. Alors seulement, en effet, ils pourront donner aux autres ce qu'ils auront acquis pour eux-mêmes avec l'aide de la grâce de Dieu. Nous le recommandons particulièrement aux adolescents et aux jeunes gens, dont l'ardeur naturelle se porte facilement à l'idéal, mais qui ont particulièrement besoin de prudence, de modération et d'obéissance aux supérieurs. A ces chers fils qui grandissent pour l'espoir de l'Eglise et dans l'action desquels Nous avons tellement confiance, Nous désirons ouvrir Notre cœur très aimant.

Aux affligés et aux éprouvés

63. Et il Nous semble maintenant entendre monter vers Nous les voix gémissantes de ceux qui souffrent cruellement, physiquement ou moralement, de ceux qui se trouvent dans de telles difficultés matérielles qu'ils ne peuvent avoir une maison digne d'un homme, ni se procurer par leur travail la nourriture nécessaire pour eux et pour leurs enfants. Ces voix émeuvent profondément Notre cœur ; et Nous voulons d'abord apporter aux malades, aux infirmes, aux vieillards, la consolation qui vient du ciel. Qu'ils se rappellent que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, mais que nous cherchons celle de l'avenir [63] ; qu'ils se souviennent que, par les douleurs de cette vie mortelle, qui purifient l'âme, l'élèvent, l'ennoblissent, nous pouvons obtenir la joie éternelle du ciel ; qu'ils se souviennent que le divin Rédempteur lui-même, pour effacer et purifier la souillure de nos péchés, a souffert volontairement le supplice de la croix, les injures, les tortures et des angoisses très cruelles. Comme lui-même, nous tous sommes également appelés de la croix à la lumière, selon sa parole : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive » [64] ; et il aura un trésor qui ne périt pas dans le ciel [65].

64. Nous voulons en outre — et Nous avons pleinement confiance que Notre exhortation sera reçue volontiers — que les douleurs du corps et de l'âme ne deviennent pas seulement des degrés qui leur permettent de s'élever vers la patrie éternelle, mais servent aussi à expier les fautes, des autres, à procurer le retour au sein de l'Eglise de ceux qui l'ont malheureusement quittée et au triomphe tant désiré du nom chrétien.

Aux économiquement faibles

65. Que ceux dont les ressources économiques sont insuffisantes et qui se plaignent de leurs conditions de vie misérables sachent avant tout que Nous ne sommes pas moins qu'eux-mêmes affligés de leur sort. Et cela, non seulement parce que

[63] Cf. *Hebr.*, XIII, 14.
[64] *Luc.*, IX, 23.
[65] Cf. *Id.*, XII, 33.

Nous souhaitons avec un cœur paternel que la justice, qui est une vertu chrétienne, soit observée également dans le domaine social, qu'elle règle les relations entre les diverses catégories de citoyens, mais aussi parce que Nous souffrons vivement que les ennemis de l'Eglise profitent de la situation injuste des prolétaires pour les attirer à leur parti par des promesses et des assertions trompeuses.

66. Nous prions ces chers fils de remarquer que l'Eglise ne leur est pas hostile, qu'elle n'est pas opposée à leurs droits, mais qu'au contraire, comme une mère très aimante, elle les défend et qu'elle prêche une doctrine sociale qui, si elle était, comme il se doit, intégralement appliquée, supprimerait toute injustice et procurerait une plus juste distribution des biens [66] ; il en résulterait également une collaboration amicale entre les diverses catégories sociales et tous pourraient s'appeler et être en réalité non seulement les libres citoyens d'une même société, mais aussi les membres d'une même famille.

Du reste, si l'on considère honnêtement les améliorations qu'ont obtenues en ces derniers temps ceux qui vivent du travail quotidien, il faut reconnaître que celles-ci viennent spécialement de l'action efficace que les chrétiens ont su développer dans le domaine social, suivant les sages enseignements et selon les incessantes exhortations de Nos Prédécesseurs. Ceux donc qui s'efforcent de défendre les droits des prolétaires possedent déjà dans la doctrine sociale chrétienne des règles sûres et bien définies, qui, si elles sont correctement mises en pratique, assureront une sauvegarde suffisante de ces mêmes droits. C'est pourquoi. ces hommes ne doivent jamais se tourner vers les fauteurs d'une doctrine réprouvée par l'Eglise. S'il est vrai qu'ils les attirent par des promesses trompeuses, en réalité cependant, partout où ils sont au pouvoir, ils s'efforcent avec une folle audace d'arracher du cœur des citoyens les biens suprêmes de l'âme, la foi chrétienne, l'espérance chrétienne, la loi chrétienne, et même, ce que l'on estime le plus dans le monde d'aujourd'hui et dans la civilisation moderne, une juste liberté et le respect de la personne humaine, ils le restreignent ou le suppriment complètement ; et ils vont jusqu'à s'efforcer de ruiner les fondements de la civilisation chrétienne. Ceux donc qui veulent réellement conserver le nom de chrétien ont le très grave devoir de conscience de se tenir absolument à l'écart de ces doctrines trompeuses que Nos Prédécesseurs, particulièrement Pie XI et Pie XII, ont réprouvées et que Nous réprouvons de nouveau.

67. Nous savons que bon nombre de Nos fils, dont la condition économique est trop modeste ou même misérable, se plaignent souvent de ce que la doctrine sociale de l'Eglise ne soit pas encore complètement mise en pratique. Il faut donc travailler, avec ardeur et efficacité — et c'est le devoir non seulement de personnes privées, mais surtout de ceux qui s'occupent des affaires publiques, — pour que la doctrine sociale de l'Eglise, plusieurs fois exposée d'une façon excellente et sage, par Nos Prédécesseurs, et que Nous-même confirmons, soit le plus tôt possible, bien que progressivement, mise en pratique de façon réelle et totale [67].

Aux réfugiés et aux émigrés

68. Non moindre est Notre sollicitude pour tous ceux qui, contraints par la nécessité de se procurer les moyens de vivre, ou par les tristes conditions de leurs pays et par les persécutions religieuses, ont dû abandonner leur patrie. Combien de privations et de souffrances naissent pour eux de leur transfert dans des pays lointains, qui les oblige souvent à vivre dans de grandes villes, dans des usines bruyantes, dans des conditions si différentes de leurs habitudes ancestrales, et parfois même, ce qui est pire, si nuisibles ou même hostiles à la vertu chrétienne. Il résulte souvent de ces conditions de vie que beaucoup se trouvent en situation dangereuse pour leur foi, et qu'ils s'éloignent petit à petit des principes religieux et des traditions de leurs ancêtres. A cela s'ajoute que souvent les époux sont séparés, les enfants séparés des parents, les liens familiaux distendus, au détriment de l'union du foyer.

69. C'est pourquoi Nous encourageons de tout Notre cœur l'œuvre méritoire des prêtres qui, poussés par l'amour de Jésus-Christ et suivant les sages directions de ce Siège apostolique, se font eux-mêmes émigrés pour le Christ, et n'épargnent aucune fatigue pour assurer l'assistance spirituelle et sociale de ces fils éprouvés, pour leur faire sentir en tout lieu la charité de l'Eglise, d'autant plus présente et plus active que leurs besoins sont plus grands.

70. De même, c'est avec grand plaisir que Nous considérons et apprécions les efforts faits par diverses nations en cette matière importante, leurs accords et initiatives récents visant à résoudre le plus tôt possible ces graves problèmes. Tout cela, Nous en avons la ferme espérance, non seulement contribuera à élargir et à faciliter l'entrée des émigrants, mais aussi à procurer l'heureuse réunion des parents et des enfants dans un même foyer domestique ; cette reconstitution de l'unité familiale servira évidemment au bien des émigrants eux-mêmes, à leur religion, à leurs bonnes mœurs, à leur bien-être économique, ainsi qu'à l'utilité des nations hospitalières.

A l'Eglise persécutée

71. Et tandis que Nous exhortons tous Nos fils dans le Christ à éviter les erreurs funestes qui peuvent ruiner non seulement la religion, mais même la communauté humaine, se présentent à Notre esprit tant de vénérables Frères dans l'épiscopat, de chers prêtres et fidèles chassés en exil, détenus dans des camps ou des prisons pour n'avoir pas voulu manquer à leur devoir épiscopal ou sacerdotal ni s'écarter de la foi catholique.

72. Nous ne voulons offenser personne, bien plus, Nous désirons accorder le pardon et le demander à Dieu pour tous. Mais la conscience de Notre devoir sacré demande que Nous défendions selon Nos forces les droits de ces frères et de ces fils, et que Nous demandions avec insistance que la liberté légitime qui est due à tous, et donc aussi à l'Eglise de Dieu, soit accordée à tous comme il se doit. Ceux qui observent vraiment les principes de la vérité et de la justice et qui ont à cœur les intérêts des individus et des nations ne refusent pas la liberté, il ne la restreignent pas, ils ne l'étouffent pas ; ils n'ont pas besoin de recourir à ces moyens. Aussi bien ne peut-on jamais parvenir à une juste prospérité des citoyens par la force, par l'oppression des esprits et des cœurs.

73. Et s'il y a une chose qu'il faut considérer comme certaine, c'est que là où les droits sacrosaints de Dieu et de la religion sont négligés et foulés aux pieds, les fondements même de la société humaine sont ébranlés et s'écroulent tôt ou tard, comme le notait très sagement Notre Pré-

[66] Cf. Enc. *Quadrag. Anno ; A. A. S.*, 1931, p. 196-198.
[67] Cf. Alloc. de Pie XII aux A. C. L. I., 11 mars 1945 ; *A. A. S.*, vol. XXXVII, 1945, p. 71-72.

décesseur d'immortelle mémoire, Léon XIII : « Il est normal... que la force des lois soit brisée, que toute autorité soit affaiblie quand on répudie l'ordre souverain et éternel de Dieu qui commande ou interdit. » [68] Cette affirmation concorde avec le mot de Cicéron : « Vous Pontifes, vous défendez la ville par la religion plus efficacement qu'elle n'est défendue par ses remparts eux-mêmes. » [69]

74. Ces considérations Nous font embrasser avec la plus grande douleur tous et chacun de ceux dont la religion est mise à l'étroit et rendue difficile, et qui, même souvent, « souffrent persécution pour la justice » [70] et pour le règne de Dieu ; Nous partageons leurs douleurs, leurs angoisses et leurs amertumes ; Nous supplions le ciel de faire enfin briller pour eux l'aurore de temps meilleurs. Et nous souhaitons vivement que s'unissent à Nous dans cette même prière tous les frères dans le Christ et fils que Nous avons sur toute la terre ; si bien que, de toutes les nations, monte vers le Dieu plein de miséricorde un concert de supplications qui obtienne des flots de grâces à ces membres malheureux du Corps mystique de Jésus-Christ.

Exhortations finales

75. Ce ne sont pas seulement des prières que Nous demandons à Nos chers fils, mais aussi un renouvellement de vie chrétienne qui, plus que les prières elles-mêmes, peut nous rendre Dieu propice pour nous et pour nos frères. Nous aimons vous répéter à tous les sublimes paroles de l'Apôtre des nations : « Tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit vous préoccuper. » [71] « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » [72] C'est-à-dire : « Revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience... Et, par-dessus tout, ayez la charité, en laquelle se noue la perfection. Avec cela, que la paix du Christ règne dans vos cœurs : tel est bien le terme de l'appel qui vous a rassemblés en un même corps. » [73]

76. Si donc quelqu'un, à cause de ses péchés, s'est égaré loin du divin Rédempteur, qu'il revienne à lui — Nous l'en prions instamment, — à lui qui est « la voie, la vérité et la vie » [74] ; si quelqu'un est dans sa religion tiède, languissant, sans ardeur et négligent, qu'il ranime sa foi, qu'il nourrisse sa vertu par la grâce divine, la développe et l'augmente ; si quelqu'un enfin, grâce à Dieu, « est homme de bien, qu'il vive encore plus dans le bien, et que le saint se sanctifie encore » [75].

77. Et puisqu'il y a aujourd'hui tant d'hommes qui ont besoin de nos conseils, de la lumière de notre exemple et même de nos secours, à cause de l'état de misère dans lequel il se trouvent, exercez-vous aux œuvres de miséricorde, qui sont très agréables à Dieu, chacun selon ses forces et ses ressources.

78. Si vous vous efforcez tous d'accomplir tout cela, on verra de nouveau briller dans l'Eglise cet éclat de vie chrétienne décrit de façon si étonnante dans l'Epître de Diognète : « Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent pas dans la chair. Ils habitent sur la terre, mais ils sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, mais par leur genre de vie ils dépassent les lois... Ils sont méconnus et condamnés, ils sont condamnés à mort et ils reçoivent la vie. Ils sont mendiants et ils font tant de riches ; ils manquent de tout et ils abondent de tout. Ils sont déshonorés et, au milieu de leur déshonneur. ils sont couverts de gloire ; leur réputation est déchirée et on rend témoignage à leur honnêteté. Ils sont blâmés et ils bénissent ; on les injurie et ils rendent honneur. Quoi qu'ils fassent le bien, on les condamne comme malhonnêtes quand on les punit, ils se réjouissent comme s'ils recevaient la vie... En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. » [76] Certains traits du passage cité peuvent être affirmés de façon spéciale de ceux qui appartiennent à l'Eglise du silence, et pour lesquels surtout nous sommes tenus de prier Dieu, ainsi que Nous l'avons récemment recommandé avec instance aux fidèles dans Nos exhortations tenues dans la basilique Saint-Pierre, le jour de la Pentecôte et en la fête du Sacré-Cœur [77].

79. Nous vous souhaitons à tous ce renouvellement de vie chrétienne, cette vertu, cette sainteté, et Nous le demandons constamment à Dieu dans Nos prières, non seulement pour ceux qui persévèrent avec courage dans l'unité de l'Eglise, mais aussi pour ceux qui, dans l'amour de la vérité et avec une volonté sincère, s'efforcent de la rejoindre.

80. Enfin, comme signe et gage des grâces célestes, Nous vous accordons à tous et à chacun, avec un grand amour paternel, Vénérables Frères et Fils, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près S.-Pierre, le 29 juin 1959, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul, la première année de Notre Pontificat.

JEAN XXIII, PAPE.

[68] Epist. *Exeunte iam anno* ; A. L., 1888, p. 398.
[69] *De Natur deorum*, III, 40.
[70] *Matth.*, V, 10.
[71] *Phil.*, IV, 8.
[72] *Rom.*, XIII, 14.
[73] *Col.*, III, 12-15.
[74] *Ioan.* XIV, 6.
[75] *Apoc.*, XXII, 11.

[76] FUNK, *Patres Apost.*, I, 399-401. *P. G.*, II, 1174-1175.
[77] Cf. *l'Osserv. Romano*, 18-19 mai 1959 ; 7 juin 1959

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Textes et allocutions de S. S. Pie XII. Année 1958. — 475 p. (21 × 27), 2000 fr. (port, 270 fr.) — Paris Edit. Civitec (21, Bd des Italiens-2e), 1959.

Chaque semaine les *Nouvelles de Chrétienté* publient des documents romains ou épiscopaux, et un dossier d'actualité religieuse. Ce périodique ronéotypé, au recto seulement de chaque feuille, a entrepris de faire paraître un recueil des *Discours de Pie XII*. Pour ceux de 1957, voir l'*Ami* de 1958, p. 424.

Voici ceux de l'année 1958 : textes prononcés par Pie XII ou signés par lui. Ils sont 124, et s'achèvent sur l'éloge magistral de Benoît XIV préparé pour le 2e centenaire de sa mort.

Toutes ces richesses doctrinales, toutes ces directives spirituelles et pratiques du regretté Pontife, sont présentées par des préfaces de S. Exc. Mgr Le Couëdic, évêque de Troyes, du Prince Xavier de Bourbon-Parme et du Comte Wladimir d'Ormesson.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 augustii 1959
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)